

La Guerre Perpétuelle pour une Paix Perpétuelle Harry Elmer Barnes 1952

Traduction française : 2020-2021 par l'équipe du Saker francophone.

Version 20210728

<https://lesakerfrancophone.fr>

Version anglaise : Perpetual War for Perpetual Peace



Cette œuvre est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution —
Pas d'Utilisation Commerciale — Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Table des matières

Citation	8
Dédicace	9
Préface	10
1 Révisionnisme et censure historique — <i>par Harry Elmer Barnes</i>	14
1.1 Le rêve américain transformé en cauchemar	16
1.2 Le révisionnisme après deux guerres mondiales	20
1.3 Comment la censure historique est pratiquée	28
1.3.1 Empêcher l'accès aux documents publics	28
1.3.2 Difficultés à publier des éléments révisionnistes .	30
1.3.3 Ignorer ou occulter les ouvrages révisionnistes . .	34
1.3.4 Salir les livres révisionnistes	39
1.4 L'intégrité du récit historique est sapée	64
1.5 Note sur les conceptions de l'histoire à la 1984	80
2 Les États-Unis et la voie de la guerre en Europe — <i>par Charles Callan Tansill</i>	86
2.1 Une nouvelle guerre mondiale garantie dès 1919	88
2.1.1 Les Alliés fondent le Traité de Versailles sur les sables mouvants de la trahison — la violation du contrat préalable à l'armistice	88
2.1.2 Réparations et scélératerie	90
2.1.3 La question coloniale	93
2.1.4 Le problème de la Pologne	96
2.1.5 Dantzig	97
2.1.6 Le couloir polonais	98
2.1.7 Haute Silésie	100
2.1.8 L'occupation de la Rhénanie	103

2.1.9	Le blocus de la famine	104
2.1.10	La réaction allemande au traité de Versailles . .	106
2.2	Relations États-Unis — Allemagne, 1919-1936	106
2.2.1	Les contrecoups de la guerre mondiale	106
2.2.2	Le désarmement continue de peser sur la balance précaire de la paix européenne	117
2.2.3	Le président Roosevelt envoie William E. Dodd en Allemagne en signe de bonne volonté	122
2.2.4	Frictions financières entre l'Allemagne et les États- Unis	122
2.2.5	Le gouvernement nazi fait montre de son aversion envers Dodd en maltraitant des citoyens étasuniens	123
2.2.6	L'Allemagne sort de la Société des Nations . . .	124
2.2.7	Des mouches dans le baume de la diplomatie . .	125
2.2.8	Hitler purge le parti nazi et choque les sensibilités étasuniennes	127
2.2.9	Le général Hugh S. Johnson exprime son indigna- tion à l'annonce de la purge sanglante du parti .	128
2.2.10	La mort du président Hindenburg est perçue avec consternation aux États-Unis	128
2.2.11	La déclaration anglo-française du 3 février 1935 .	129
2.2.12	La crainte d'Hitler pousse l'Europe vers un autre traité apportant la sécurité collective — la confé- rence de Stresa	130
2.2.13	Le pacte franco-russe du 2 mai 1935 se trouve équilibré par l'accord naval anglo-allemand du 18 juin	130
2.2.14	L'incident du « <i>Bremen</i> » provoque de nouvelles tensions dans les relations germano-étasuniennes	131
2.3	La guerre italo-éthiopienne	132
2.3.1	L'Italie joue le jeu de la « <i>RealPolitik</i> » à bon compte	132
2.3.2	La Grande-Bretagne opine du chef aux aspirations italiennes en Afrique	133
2.3.3	L'incident de Welwel ouvre la voie à une guerre ultérieure	134
2.3.4	Réaction étasunienne au différend italo-éthiopien	135
2.3.5	Pierre Laval pense qu'il faut laisser à Mussolini une chance de sauver la face	137
2.3.6	La France s'emploie avec peine à équilibrer la Grande- Bretagne contre l'Italie	139
2.3.7	L'Italie rejette la suggestion du comité des Cinq	139
2.3.8	Réaction étasunienne à la guerre italo-éthiopienne	141
2.3.9	L'accord Hoare-Laval du 8 décembre 1935	142

2.3.10	Adolf Hitler célèbre l'effondrement du front de Stresa en pénétrant en Rhénanie	143
2.3.11	Le premier ministre Chamberlain essaie en vain d'attraper de grosses mouches italiennes avec le miel de la diplomatie	144
2.4	L'aube du conflit	145
2.4.1	Les conséquences de Locarno	145
2.4.2	Hitler et Mussolini parviennent à un important accord, le 25 octobre 1936	147
2.4.3	Les hommes d'État européens tâtonnent vers un nouveau Locarno	148
2.4.4	Le maire La Guardia fait tout son possible pour empoisonner les relations germano-étasuniennes .	150
2.4.5	Le président Roosevelt propose une quarantaine internationale contre les nations tenant le rôle d'agresseur	150
2.4.6	Hitler réalise un geste amical envers les États-Unis	151
2.4.7	Hitler se fait l'hôte de Lord Halifax à Berchtesgaden	152
2.4.8	Le chancelier Schuschnigg goûte à l'hospitalité de Berchtesgaden	154
2.4.9	Les légions nazies marchent sur Vienne sans rencontrer d'opposition de la part du moindre État européen	155
2.4.10	Réaction étasunienne à l'absorption nazie de l'Autriche	156
2.4.11	La pression allemande sur la Tchécoslovaquie produit la crise du mois de mai	157
2.4.12	Lord Runciman décide que la Tchécoslovaquie est une « <i>terre maudite</i> »	159
2.4.13	Le président Benes poursuit une politique dilatoire	160
2.4.14	Le premier ministre Chamberlain prépare la voie à la capitulation de Munich	161
2.4.15	Chamberlain prononce un plaidoyer pour la paix	163
2.4.16	L'apaisement à Munich	165
2.4.17	Les relations germano-étasuniennes prennent durablement un mauvais pli	170
2.4.18	Hitler met la Tchécoslovaquie sous garde préventive	171
2.4.19	Les préliminaires à la seconde guerre mondiale . .	171
2.4.20	La Russie rend possible une seconde guerre mondiale en concluant un traité avec Hitler	174
2.4.21	La Grande-Bretagne enraye une opportunité d'assurer un moratoire sur la guerre	175

2.4.22	L'Europe est submergée par une nouvelle guerre mondiale	178
3	Roosevelt contrecarré en Europe — <i>par Frederic R. Sanborn</i>	187
3.1	L'abandon de la neutralité étasunienne	189
3.2	Roosevelt et Munich	197
3.3	Les conséquences de Munich	204
3.4	Politique des USA et début de la 2 ^{de} guerre	209
3.5	aide des USA au RU « <i>hors de la guerre</i> »	213
3.6	Le début de la « <i>vraie guerre</i> »	221
4	Comment la politique étasunienne à l'égard du Japon contribua à la guerre du Pacifique — <i>par William L. Neumann</i>	226
4.1	Hypothèses sur la politique japonaise des USA	227
4.2	La menace navale étasunienne contre le Japon	236
4.3	La <i>Navy</i> étasunienne utilisée en extrême-Orient	249
4.4	Pressions économiques sur le Japon	255
4.5	Hypothèses fausses et coûteuses des États-Unis	258
5	Relations japono-étasuniennes de 1921 à 1941 — la route de la guerre du Pacifique — <i>par Charles Callan Tansill</i>	261
5.1	Pressions de Wilson contre le Japon	262
5.2	Les administration républicaines et le Japon	265
5.3	Adoption d'une politique anti-japonaise	272
5.4	Relations japono-étasuniennes : aspects internationaux .	276
5.5	Les USA vers une guerre contre le Japon	281
5.5.1	Le président Roosevelt prononce un discours de quarantaine dirigé contre le Japon	281
5.5.2	Le président pousse un programme de pression contre le Japon	283
5.5.3	La Grande-Bretagne et la France adoptent une politique d'apaisement à l'égard du Japon	288
5.5.4	Le Japon conclut une alliance avec l'Axe Rome-Berlin	289
5.5.5	Le Japon est prêt à sacrifier sa position en Chine par souci de paix avec les États-Unis	290
5.5.6	Schéma directeur de la coopération anglo-étasunienne dans la guerre contre le Japon	291
5.5.7	Le Japon pousse à la paix avec les États-Unis	291
5.5.8	Roosevelt gèle les fonds japonais aux États-Unis	295

5.5.9	La conférence Atlantique rapproche encore les États-Unis d'une rupture avec le Japon	296
5.5.10	Roosevelt refuse de rencontrer le prince Konoye	296
5.5.11	Le général Marshall et l'amiral Stark s'opposent à un ultimatum contre le Japon	298
5.5.12	Le Japon se fait « <i>manipuler</i> » pour tirer le premier à Pearl Harbor	299
6	Le véritable chemin jusque Pearl Harbor — <i>par George Morgenstern</i>	301
6.1	Japon : Roosevelt adopte la politique de Stimson	303
6.2	Rejet par Washington des ouvertures japonaises	317
6.3	À la veille de Pearl Harbor	337
6.4	Pearl Harbor : commandants locaux pas avertis	358
6.5	« <i>Nous nous sommes fait attaquer, pour sûr</i> »	371
	Épilogue : Le blanchiment du général Marshall par le New York times	376
7	Les investigations sur Pearl Harbor — <i>par Percy L. Greaves Jr.</i>	386
7.1	Observations introductives	387
7.2	Le rapport Knox	389
7.3	La commission Roberts	390
7.4	L'enquête Hart	395
7.5	Le Congrès intervient	398
7.6	Le conseil de l'armée pour Pearl Harbor (APHB)	398
7.7	Le tribunal d'enquête de la Navy (NCI)	400
7.8	Les enquêtes Clarke	403
7.9	L'investigation Clausen	406
7.10	L'enquête Hewitt	411
7.11	L'investigation du Congrès	414
7.12	L'administration règle ses dettes	432
7.13	Les plans RU-USA d'avant-guerre révélés	434
7.14	Post-scriptum	439
7.15	Post-scriptum de l'éditeur	440
8	La faillite d'une politique — <i>par William Henry Chamberlin</i>	444
8.1	Les mensonges pour nous amener à la guerre	445
8.2	Les objectifs de guerre proclamés par Roosevelt	450
8.3	Réalisation des objectifs de guerre	460
8.4	Les coûts de la guerre	477
8.5	Faillite de la politique de Roosevelt	491

8.6	Références choisies	500
9	La politique étrangère étasunienne au jour des intérêts nationaux au milieu du siècle — <i>par George A. Lundberg</i>	503
9.1	La signification de l'intérêt national	505
9.2	Continentalisme vs nouvel internationalisme	507
9.3	Sécurité et prospérité	511
9.4	Écologie et politique étrangère	519
9.5	Pressions influençant les politiques	528
9.6	Actions et conséquences	535
9.7	Le blanchiment du désastre	543
9.8	Conclusion	549
10	Résumé et conclusions — <i>par Harry Elmer Barnes</i>	558
11	Annexes	584
11.1	Télégramme de Roosevelt, 26/09/1938	584
11.2	Télégramme d'Hitler, 27/09/1938	585
11.3	Télégramme de Roosevelt, 27/09/1938	588
11.4	Télégramme de Roosevelt, 14/04/1939	590
11.5	Discours d'Hitler, 28/04/1939	593

Table des illustrations

1.1	Charles A. Beard	24
2.1	Georges Clemenceau et Lloyd George	89
2.2	Le Petit journal	92
2.3	Publicité française de lessive, après-guerre	94
2.4	Le couloir de Dantzig sur une carte	99
2.5	Plébiscite d'Allenstein	101
2.6	Occupation de la Ruhr	112
2.7	Caricature de la conférence de désarmement	118
3.1	George Washington	194
4.1	Portrait officiel de l'Empereur Showa	245
5.1	Pacte anti-komintern	278
5.2	Joseph Grew	288
6.1	8 décembre 1941 : vente de journaux	308
6.2	Roosevelt fait voter la guerre au Congrès	373
7.1	Carte de l'Asie	437
8.1	Conférence du Caire, 1943	454
8.2	Adolf Hitler, que ton nom soit sanctifié	459
9.1	Invasion française d'Odessa en 1919	515
10.1	Le sénateur Homer S. Ferguson	576

Citation

L'Amérique ne part pas pour l'étranger en quête de monstres à détruire. Elle aspire à la liberté et à l'indépendance de chacun. Elle n'est championne que des siennes propres, et ne revendique que celles-ci. Elle contribuera à la cause commune par l'expression de sa voix, et par la sympathie de l'exemple qu'elle présentera. Elle sait bien qu'en allant s'enrôler pour une cause différente de la sienne propre, s'agirait-il même d'une cause d'indépendance étrangère, elle s'impliquerait dès lors de manière inextricable dans toutes les guerres d'intérêts et d'intrigues, d'avarice individuelle, d'envie et d'ambition, qui usurpent les apparences de la liberté et s'en revêtent. Les maximes fondamentales de sa politique migreraient alors de la liberté à la force.

John Quincy Adams

Dédicace

À LA MÉMOIRE DE CHARLES AUSTIN BEARD

Hommage à CHARLES AUSTIN BEARD¹

Great eagle, knower of the skies,
Of windy portents, eclipses and the dust-blown mantracks
Crossing and recrossing in quicksands and stone.
Under his scrutiny the revealed bones
And girth of the past ; the string-led figures ; the gods in the machine.
The great spirit flies, sifting the air, translating earth shapes against the moving
screen.

Tame pronouncers, parrots, gulls and shamans utter cries,
Communicate their shrill distress ; declare him less than the familiar apes.
But the shadow oi the spirit enfolds them all,
And here and there with shielded eyes
People have seen the steady wings and far light striking them,
And here and there recall how long ago the Ere was brought,
The vultures and the rock, and will remember him.

Eugene Davidson

¹Le traducteur prend le parti de ne pas se risquer à traduire ces vers afin de ne pas en dénaturer la poésie, NdT

Préface

par Harry Elmer Barnes

Le présent ouvrage est une étude et une évaluation du développement de la politique étrangère étasunienne sous la présidence de Franklin D. Roosevelt, ainsi que de ses résultats, de la manière dont elle a affecté la course de l'histoire mondiale, les intérêts nationaux des États-Unis, et la prospérité de ses citoyens.

L'éditeur avait au départ envisagé ce livre comme une réponse à l'ouvrage *Roosevelt, from Munich to Pearl Harbor* de Basil Rauch, le premier livre à avoir pleinement essayé de blanchir la politique étrangère interventionniste du président Roosevelt. Lorsque les contributeurs qui étaient envisagés furent approchés, tous, sans exception, remirent en cause la logique et la sagesse d'ouvrir un feu d'artillerie nourri contre une souris, pour snob et prétentieuse qu'elle pût être. Ils proposèrent plutôt de mener un examen complet de la politique étrangère interventionniste depuis 1937, qui pourrait constituer une réponse efficace et durable à toute tentative de blanchir ou de dissimuler les événements, dans le temps présent, ou à l'avenir. L'éditeur s'est rangé à leur jugement supérieur. Mais les thèses soutenues par le professeur Rauch font ici l'objet d'une attention soutenue non seulement ci et là dans l'ouvrage, mais tout particulièrement dans le chapitre écrit par le Professeur Lundberg.

L'ouvrage ici proposé n'est pas uniquement un récit de la course réelle et des conséquences de la diplomatie développée par Roosevelt, car ce récit a d'ores-et-déjà été factuellement et courageusement établi par George Morgenstern, Charles Austin Beard, Frederic R. Sanborn, William Henry Chamberlin, et Charles Callan Tansill ; il constitue outre cela un examen du contexte et des résultats de cette diplomatie, ainsi que des grandes difficultés que rencontrent aujourd'hui les historiens, les sociologues, et les publicistes qui désirent honnêtement découvrir et publier les faits relatifs aux politiques des présidents Roosevelt et Truman. Mais ce livre n'est pas une polémique partisane. L'éditeur ainsi que les contributeurs reconnaissent tout à fait qu'il y a plus de choses à dire en défense de la politique étrangère choisie par Messieurs Roosevelt

et Truman que pour celle de leurs soutiens Républicains bipartisans, qui n'ont même pas l'opportunisme et le réalisme politique à invoquer pour soutenir leur attitude ou leur conduite. Une grande partie des critiques émises par les Républicains à l'encontre de la politique étrangère Roosevelt-Truman ne se réduit guère qu'à l'idée que celle-ci n'aurait pas été assez agressive, cruelle, ni globale.

C'est feu Charles Austin Beard qui avait suggéré à l'éditeur le titre du présent ouvrage, lors de notre dernière conversation. Avec une puissance et une précision caractéristiques, Beard tenait que la politique étrangère des présidents Roosevelt et Truman, et celle de leurs soutiens idéologiques, fussent-ils démocrates, républicains, socialistes ou communistes, ne pouvait être décrite avec une meilleure précision que par la phrase : « *guerre perpétuelle pour la paix perpétuelle* ». Les événements qui se sont produits depuis cette époque (juin 1947) ont contribué à renforcer la sagacité de Beard et sa vision en la matière. L'éclatant roman de George Orwell, profondément prophétique, *Mille Neuf Cent Quatre-Vingt Quatre*, a démontré depuis lors comment un nouvel ordre politique au niveau mondial peut être érigé sur les fondements et implications de cet objectif de guerre perpétuelle, présenté sous couvert d'une lutte mondiale des peuples libres pour la paix perpétuelle.

On dispose déjà de preuves alarmantes que le monde est désormais en marche vers ce type de régime, consciemment ou non, en résultante de la politique étrangère fabriquée par Roosevelt, Truman, Churchill et Staline. L'objet principal de ce volume, en pratique, est de familiariser le grand public étasunien avec ce fait avant que nous n'atteignons le « *point de non-retour* », et qu'il soit trop tard pour réviser notre trajectoire et reprendre une politique étrangère saine, sur la base du continentalisme, des intérêts nationaux, de la coexistence idéologique, de l'urbanité internationale, et d'une coopération rationnelle en matière d'affaires mondiales. Si les tendances se poursuivent comme elles se sont présentées au cours des quinze dernières années, nous atteindrons prochainement ce point de non-retour, et nous ne pouvons anticiper que des guerres interminables, accoutrées en gestes nobles en faveur de la paix. Une telle ère ne pourrait que déboucher sur une troisième guerre mondiale qui pourrait bien, comme l'a suggéré Arnold J. Toynbee, ne laisser sur pied que les Pygmées dans les jungles lointaines, ou même les singes et les fourmis, pour perpétuer « *les traditions culturelles* » de l'humanité.

Les contributeurs au présent ouvrage représentent les historiens, les sociologues, et les publicistes révisionnistes les plus éminents en vie, qui ont jusqu'ici contribué activement à l'approfondissement des recherches révisionnistes relatives à la seconde guerre mondiale. Chacun est un spécialiste dans le domaine qu'il traite dans son chapitre au sein du

présent ouvrage. Nous avons collectivement essayé de couvrir de manière adéquate tous les aspects principaux de la politique étrangère récente des États-Unis.

L'éditeur traite de la dissimulation des éléments relatifs à la position révisionniste portant sur la responsabilité de la seconde guerre mondiale et de la guerre froide. Le professeur Tansill couvre le contexte européen des origines de la seconde guerre mondiale, ainsi que le développement des relations japoano-étasuniennes à la veille de Pearl Harbor. Le Dr. Sanborn décrit les origines de la politique étrangère interventionniste du président Roosevelt, ses mots et ses actions relatifs à la diplomatie européenne avant l'éclatement de la seconde guerre mondiale, les violations flagrantes et toujours croissantes de la neutralité par l'administration Roosevelt, ainsi que les efforts stériles de M. Roosevelt pour amener l'Allemagne et l'Italie à réagir à sa politique en déclarant la guerre aux États-Unis. Le professeur Neumann traite du contexte plus large de l'attitude étasunienne d'hostilité étudiée face au Japon, comme l'illustrent la diplomatie des Secrétaires Stimson et Hull ainsi que du Président Franklin D. Roosevelt, ainsi que la politique maritime menaçante menée par ce dernier. M. Morgenstern nous apporte une analyse succincte de la diplomatie et des événements qui ont amené à Pearl Harbor. M. Greaves relate l'histoire scandaleuse des faux et usage de faux et des duperies mis en oeuvre dans les enquêtes quant à la responsabilité de Pearl Harbor, ainsi que les tentatives de discréditer les enquêtes qui essayèrent honnêtement de révéler la vérité. M. Chamberlin traite impeccablement des preuves établissant la faillite totale de la politique étrangère Roosevelt-Hull-Stimson-Morgenthau, ainsi que les calamités incroyables et durables qu'elle fait peser sur le monde contemporain. Le professeur Lundberg s'intéresse à l'analyse sociologique des tendances contestatrices en matière de politique étrangère des États-Unis : le continentalisme et la neutralité qui nous accordèrent la sécurité, la prospérité et la paix ; ainsi que l'ingérence globale qui a réduit nos libertés, nous a confrontés à la banqueroute budgétaire nationale, nous a plongés dans deux guerres mondiales et nous dirige de manière menaçante vers une troisième ; qui a détruit notre sécurité, a sapé la morale publique, ainsi que l'intégrité des dirigeants.

Le lecteur qui se sentira stimulé à poursuivre sur les sujets évoqués dans l'un ou l'ensemble de ces chapitres trouvera de nombreux liens vers la littérature détaillée, au travers des notes de bas de page, ou des bibliographies citées par chacun des chapitres. Il n'est pas envisageable que des preuves ultérieures, pourraient amener à quelque modération de nos accusations envers notre politique étrangère depuis 1914 et, particulièrement depuis 1933. S'il restait encore des éléments cachés de nature à éclaircir le bilan des politiques étrangères de Roosevelt et de Truman,

nous pouvons affirmer sans l'ombre d'un doute que leurs courtisans historiques ou agents publics les auraient révélés au public bien avant la parution du présent ouvrage.

Il ne fait aucun doute que les opposants à la vérité et au réalisme relatifs à l'histoire mondiale récente et à la politique étrangère étasunienne s'emploieront à salir ce livre, en le qualifiant d'exemple et d'appel à l'isolationisme. Une telle critique est aujourd'hui aussi inévitable qu'elle est stupide. Chacun des auteurs a beaucoup voyagé. Chacun des auteurs a étudié les affaires du monde et des changements dans les conditions mondiales qui ont amené les peuples du monde à des relations plus étroites, au moins du point de vue des agences de communication, de transport, et des impacts culturels. Ils savent que le monde a changé par rapport aux jours d'Abraham Lincoln. Ils sont favorables au développement le plus grand en matière de contacts, de relations, et de compréhension internationaux, et voient d'un bon oeil une coopération entre les États-Unis et les autres pays du monde.

Le seul « *isolationisme* » auquel ils adhèrent est celui par rapport à l'ingérence globale, et par rapport aux interférences dans les conflits étrangers qui ne concernent pas de manière vitale les intérêts ou la sécurité des États-Unis. Ils appellent de leur vœux à un isolement d'une politique étrangère qui a provoqué une misère, un chaos et un anéantissement croissants du monde depuis le mois d'avril 1917, sans amélioration notable des conditions mondiales ou dans la sûreté et la prospérité de notre propre pays. Ils sont favorables à l'abandon d'une politique qui a fait croître le nombre et la force de nos ennemis à l'étranger, et a sapé la sécurité économique ainsi que l'intégrité politique de notre nation. Ils ne distinguent aucune raison permettant de douter que notre politique étrangère traditionnelle de neutralité, de continentalisme et de collaboration amicale est plus propice à contribuer à la félicité intérieure et à la sécurité militaire que l'ingérence et l'interventionisme globaux, dont les résultats nets ont été brillamment résumés par M. Chamberlin sous le terme de « *faillite intellectuelle, morale, politique et économique, totale et irrémédiable* ». Face à cela, nous connaissons les résultats de notre neutralité traditionnelle, qui a maintenu les États-Unis hors de toute guerre majeure à l'étranger pendant un siècle, et a permis et encouragé la liberté civile, l'expansion économique, la solvabilité financière, la prospérité nationale, et l'économie gouvernementale.

L'éditeur est profondément redevable à M. Eugene F. Hoy, de *The Caxton Printers, Ltd.*, pour leur assistance loyale, efficace, et généralisée dans la préparation du manuscrit pour l'impression. L'Index a été compilé par M. Charles N. Lurie, de New York City.

Harry Elmer Barnes
Cooperstown, New York

Chapitre 1

Révisionnisme et censure historique — *par Harry Elmer Barnes*

« La recherche révisionniste de la vérité, relative aux causes de la seconde guerre mondiale, est “*préoccupante, malheureuse, déplorable.*” »

Samuel Flagg Bemis,
Journal of Modern History, mars 1947

Une chose devrait apparaître à chacun comme évidente : par notre victoire sur l'Allemagne et le Japon, nonobstant notre folie à perdre la paix, nous avons au moins survécu dans la confrontation à la seconde plus importante menace d'un nouveau pouvoir totalitaire.

Samuel Flagg Bemis,
New York Times, 15 octobre 1950

Le folklore de la guerre, bien entendu, démarre bien avant le début des combats ; et au moment où le dernier nuage de fumée s'est dissout, ce folklore s'est cristallisé en une « *vérité* » présentant une dureté néolithique.

Stewart H. Holbrook,
Lost Men of American History, p. 42.

Harry Elmer Barnes naquit près d'Auburn, dans l'État de New York, le 15 juin 1889. Il reçut une formation au lycée de Port Byron, puis à l'université de Syracuse, passa son bac avec les honneurs auprès de cette dernière institution en 1913 — Il obtint son doctorat à l'université de Columbia en 1918, où il fut professeur de sociologie historique et professeur d'histoire. Il a enseigné l'histoire et la sociologie historique à l'université de Syracuse, au Barnard College, à l'université de Columbia, à l'université Clark, au Smith College, au Amherst College, à l'université Temple, à l'université du Colorado, à l'université de l'Indiana, et au sein de nombreuses autres universités d'été dans le pays. Ses écrits historiques les plus importants sont *The History of Western Civilization* (en 2 volumes, 1935) ; ainsi que *An Intellectual and Cultural History of the Western World* (1937). Preserved Smith a affirmé que cet auteur est « incontestablement le joyau de la Nouvelle Histoire. »

Les principaux ouvrages du Dr Barnes en matière d'histoire diplomatique et de relations internationales sont *The Genesis of the World War* (1926) ; *In Quest of Truth and Justice* (1928) ; et *World Politics in Modern Civilization* (1930). Il a également publié l'importante suite en six volumes des *American Investments Abroad : Studies in American Imperialism* (1928-35), soutenus par le Fonds américain du service public.

En commentaire de *The Genesis of the World War*, Carl Becker a écrit qu'il s'agissait d'« une présentation merveilleusement droite, rapide, et convaincante des faits et des conclusions », et William L. Langer a déclaré que les faits quant à la responsabilité de la première guerre mondiale « n'auraient pas pu être mieux présentés au stade actuel de notre compréhension historique. » Il prit l'initiative, au travers des trois livres sus-mentionnés, et de publications et articles antérieurs, de soulever l'intérêt populaire quant aux causes de la première guerre mondiale, avec pour résultat que l'autorité principale en matière de littérature à ce sujet, le Dr George Peabody Gooch, affirma qu'« Aucun autre universitaire étasunien n'a autant œuvré pour familiariser ses compatriotes avec les nouveaux éléments, et pour les amener à revoir leurs jugements établis en temps de guerre à la lumière de ces éléments. » Dans son importante brochure, *The Struggle Against the Historical Blackout*, il s'est une nouvelle fois fait le pionnier visant à amener l'attention du grand public sur le sujet du révisionnisme, en relation avec les causes de la seconde guerre mondiale, et aux immenses obstacles barrant la voie à la découverte et à la publication de la vérité sur ce domaine.

[NOTE — Les éléments biographiques qui précèdent chaque chapitre ont été rédigés par l'éditeur. Tous les superlatifs, et autres éloges accordés aux contributeurs représentent ses vœux, son jugement, et relèvent de sa seule responsabilité, sauf dans son propre cas, où il a cité les opi-

nions des autres.]

1.1 Comment la guerre a transformé le rêve américain en cauchemar

La première guerre mondiale, et l'intervention étasunienne dans cette guerre, marquèrent un pivot dans l'histoire des États-Unis et du monde. Ceux qui se souviennent du « *bon vieux temps* » d'avant 1914 ne peuvent s'empêcher de regarder en arrière et considérer cette époque avec un sentiment très justifiable et inaltérable de nostalgie. Il n'y avait pas d'impôt sur le revenu avant 1913, et ce qui commença à être prélevé juste après que l'amendement en ce sens fut adopté n'atteint guère alors que des niveaux symboliques. Les taxes, dans l'ensemble, étaient relativement faibles. Le niveau de la dette nationale ne s'élevait qu'à environ un milliard de dollars, que l'on aurait pu rembourser facilement en un an sans faire frémir la finance nationale. En 1913, le budget fédéral total s'élevait à 724 512 000 dollars, soit environ 1 % du budget astronomique contemporain.

Notre pays était libertarien, on n'y assistait guère à des campagnes de chasse aux sorcières, ni aux symptômes et aux opérations de l'État policier qui s'est désormais développé sur la décennie passée. Avant notre intervention dans la première guerre mondiale, les libertés individuelles étaient restées assez préservées pour que ne soient pas constitués des groupes et organisations dédiés à protéger nos droits civils. On pouvait alors faire confiance à la Cour Suprême pour respecter la Constitution, et préserver les libertés civiles des citoyens individuels.

Le libertarianisme était dominant également en Europe occidentale. Le parti libéral gouverna l'Angleterre de 1905 à 1914. La France avait surmonté le coup d'État réactionnaire de l'affaire Dreyfus, avait séparé l'Église de l'État, et semblait avoir établi la troisième République sur ce qui semblait une base démocratique et libérale raisonnable. Même l'Allemagne des Hohenzollern semblait jouir des libertés civiles habituelles, disposait de contraintes constitutionnelles fortes contre la tyrannie du pouvoir exécutif, et avait établi un système praticable de gouvernement parlementaire. Les experts sur l'histoire de l'Autriche-Hongrie ont récemment proclamé que la vie dans la double monarchie, au tournant du siècle, avait constitué la période la plus heureuse dans la vie des peuples qui y étaient soumis. En Italie, le gouvernement constitutionnel, la démocratie et les libertés civiles étaient la règle. Malgré la suppression de la révolution libérale en 1905, le sentiment libéral faisait son chemin en Russie tsariste, et des perspectives raisonnables existaient pour qu'une monarchie constitutionnelle pût y être établie. Les États civilisés expri-

maient l'horreur des politiques dictatoriales et brutales. Édouard VII d'Angleterre mit la Serbie sur liste noire après les meurtres de 1903 à la Cour.

Les citoyens éclairés du monde occidental étaient alors habités par l'espoir solide d'un avenir lumineux pour l'humanité. On pensait que la théorie du progrès avait été solidement consolidée par les événements historiques. Le livre *Looking Backward* d'Édouard Bellamy, publié en 1888, constituait la bible prophétique de cette ère¹. Les gens avaient confiance en l'idée que les formidables développements technologiques allaient bientôt produire abondance, sécurité et loisirs pour la multitude.

Avec en toile de fond un tel optimisme quant à l'avenir, rien n'était plus évident ni patent que la supposition selon laquelle la guerre n'était plus guère qu'un cauchemar démodé. Non seulement l'idéalisme et l'humanité répudiaient-ils la guerre, mais Norman Angell et d'autres nous assuraient que la guerre ne pouvait pas se justifier, même sur la base des intérêts matériels les plus sordides. Ceux qui adoptaient un point de vue international robuste étaient des amis dévoués de la paix, et en pratique, tous les mouvements internationaux avaient pour seul objectif l'élaboration et la mise en œuvre de méthodes et de moyens visant à assurer la paix permanente. Les amis de la paix n'étaient nulle part isolationnistes, au sens littéral, mais ils défendaient solidement le principe de neutralité et critiquaient vertement toute ingérence provocatrice dans les luttes politiques acharnées que pouvaient connaître les coins les plus reculés de la planète.

Dans notre propre pays, la politique étrangère étasunienne traditionnelle de saine neutralité, et les sages exhortations de George Washington, de Thomas Jefferson, de John Quincy Adams et d'Henry Clay appelant à éviter les emmêlements d'alliances et à rester en dehors des conflits étrangers continuaient d'être honorées avec respect par les plus hautes instances de l'État.

Malheureusement, il ne reste aujourd'hui plus grand monde pour se souvenir de ces temps bénis. Dans son livre prophétiquement dévastateur, *Mille Neuf Cent Quatre-Vingt Quatre*², George Orwell affirme qu'une raison pour laquelle ceux qui disposent du pouvoir peuvent poursuivre les barbaries de l'État policier est que personne ne se souvient des bénédictions de la période précédant ce type de société. De manière générale, cette caractéristique s'applique aujourd'hui aux peuples d'Occident. Leur grande majorité n'a connu qu'un monde ravagé par la guerre, les dépressions, les intrigues internationales et l'ingérence, des niveaux de dette élevés et des taxes écrasantes, les intrusions de l'État

¹New edition, Boston : Houghton Mifflin Company, 1941

²New York : Harcourt, Brace & Company, 1949. Voir en particulier les pages 86-93

policier, et le contrôle de l'opinion publique et du gouvernement par une propagande brutale et irresponsable. Une raison fondamentale pour laquelle il n'y a pas de révolte contre un tel état de la société, dans laquelle nous vivons aujourd'hui, est que nous avons été amenés à l'accepter comme une chose normale, pour n'avoir rien connu de différent au cours de notre vie.

J'ai reçu récemment, au travers d'une lettre que m'envoya l'un des sociologues les plus distingués du pays, et fervent révisionniste, un tableau des plus pertinents et des plus éclairants quant à cette situation. Il écrit : *« Je consacre mon séminaire de ce trimestre au sujet de la politique étrangère étasunienne depuis 1933. Ses effets sur la génération née sous Roosevelt en sont tout à fait déconcertants. Ce sont jusqu'aux étudiants les plus doués et les plus matures qui réagissent aux faits élémentaires comme des enfants à qui l'on vient d'annoncer que le Père Noël n'existe pas. »* Il s'agit également d'une réflexion intéressante quant à l'enseignement contemporain de l'histoire. Les membres du séminaire étaient des étudiants universitaires, dont presque tous avaient assisté à des cours d'histoire américaine et européenne récente, couvrant avec quelque détail la diplomatie de l'Europe et des États-Unis au cours des vingt dernières années.

Un ami à qui j'ai donné à lire ces éléments m'a suggéré que cela ferait sans doute bien rire les travailleurs. C'est sans aucun doute le cas pour certains, mais le problème fondamental serait la raison fondamentale pour laquelle ils réagiraient ainsi. En tant qu'étudiant des problèmes de l'histoire du travail, je suis conscient de nombreux gains remportés par les travailleurs depuis 1914. Je me souviens de l'époque où la journée de travail durait dix heures, et était payée 1.50 \$. Mais je me souviens également qu'un bon steak coûtait quinze centimes la livre, et le meilleur whisky quatre-vingt-cinq centimes le litre. Par ailleurs, le père, même s'il ne gagnait qu'1.50 \$ par jour, disposait de toutes les assurances qu'il pouvait élever sa famille en laissant ses fils à l'abri de l'ombre de la conscription et du massacre au nom des hommes politiques. Aucune menace de guerre ne pesait sur lui. Il existe des formes de tyrannie pires que celle d'un patron arbitraire à la tête d'une affaire non syndiquée. En fin de compte, lorsque l'on considère la hausse du coût de la vie et le poids des taxes, on doute qu'un homme gagnant aujourd'hui 8.00 \$ par jour s'en sorte mieux que son père ou que son grand-père qui gagnait 1.50 \$ en 1900.

Pour ce qui concerne l'état du monde d'aujourd'hui, l'entrée des États-Unis dans deux guerres mondiales a joué un rôle plus important que tout autre facteur. Certains pourraient attribuer d'autres causes ou influences pour expliquer les conditions malheureuses de notre époque, outre les guerres et les interventions que nous y avons menées. Mais ces

explications ne sont pas tenables. De fait, sans notre intervention dans les deux guerres mondiales, nous vivrions d'une manière bien meilleure qu'avant 1914. Les avancées de la technologie depuis cette époque ont amené à l'utilisation universelle de l'automobile, nous ont permis de disposer de bonnes routes, et ont produit l'avion, la radio, la cinématographie, la télévision, l'éclairage électrique et la réfrigération, et nombre d'autres contributions révolutionnaires aux services, au bonheur et au confort humains. Si tout cela s'était combiné avec la liberté, l'absence de hauts niveaux de taxes, à une dette minimaliste, à un faible niveau de dépenses d'armement, et à des dispositions pacifiques envers l'étranger semblables à l'époque d'avant-1914, le peuple des États-Unis pourrait aujourd'hui connaître des niveaux utopiques de sécurité et d'abondance.

Un commentateur radio signalait récemment qu'un énorme avantage dont nous disposons aujourd'hui par rapport à 1900 est que la mort par maladies a reculé, et que l'espérance de vie s'est considérablement accrue. Mais cela suggère que l'on s'interroge quant à savoir s'il s'agit d'un vrai mieux, au vu des conditions mondiales en vigueur : Est-ce bien un avantage de vivre plus longtemps dans un monde de « *police de la pensée* », d'austérité économique, de taxes écrasantes, d'inflation, et de bellicisme et de guerres perpétuels ?

La montée et l'influence du communisme, du capitalisme d'État militarisé, l'État policier, et la prochaine faillite de la civilisation sont les peines que nous avons à subir pour nos ingérences à l'étranger, dans des situations qui n'avaient aucun impact matériel sur notre sécurité ni sur notre prestige. Notre sécurité nationale n'était même pas menacée de manière lointaine pour ce qui concerne l'une ou l'autre des deux guerres mondiales. Il n'existait aucun problème moral clair devant nous amener à intervenir dans l'un ou l'autre des conflits mondiaux. Le niveau de civilisation a été diminué, pas augmenté, du fait de notre intervention.

Alors que la première guerre mondiale a amené les États-Unis et le monde vers le désastre international, la seconde guerre mondiale a été un point de changement encore plus calamiteux dans l'histoire de l'humanité. Il est certes possible qu'elle nous ait amenés — et avec nous le monde entier — dans l'épisode terminal de l'expérience humaine. Elle a sans aucun doute marqué la transition entre l'optimisme social et le rationalisme technologique, et la manière de vivre de *Mille Neuf Cent Quatre-vingt-Quatre*, où les politiques internationales agressives et les menaces de guerre sont devenues les facteurs principaux, non seulement dans les affaires mondiales, mais aussi dans la stratégie intérieure, politique, et économique de chaque pays important du monde. L'État policier a émergé comme une caractéristique politique dominante de notre époque, et le capitalisme d'État militarisé engloutit à la fois la démocratie et la liberté dans les pays qui n'ont pas succombé au communisme.

La manière et l'étendue dont la culture américaine s'en est trouvée affectée, et dont notre bien-être s'en est trouvé sapé par notre entrée dans les deux guerres mondiales ont été brillamment et succinctement décrites par le professeur Mario A. Pei, de l'université de Columbia, dans un article « *L'Amérique que nous avons perdue* » publié dans l'édition du 3 mai 1952 du *Saturday Evening Post*, et ont été largement développées par Gareth Garrett dans son livre incisif, *The People's Pottage*.

Peut-être, en arrivant au milieu du siècle, que tout ceci relève désormais du passé, et que l'on ne peut guère y changer quoi que ce soit. Mais nous pouvons assurément apprendre comment nous sommes entrés dans ces conditions de vie et cette société malheureuses — du moins tant que le système d'État policier poursuit son développement rapide et tend à anéantir tout ce qui reste d'intégrité et d'exactitude dans les récits historiques et les constructions politiques.

1.2 Le révisionnisme après deux guerres mondiales

Le réajustement des écrits historiques vers les faits historiques relatifs au contexte et aux causes de la première guerre mondiale — chose habituellement désignée dans le domaine historique comme le « *révisionnisme* » — fut le développement le plus important de l'historiographie durant la décennie des années 1920. Alors que tout historien acceptant de considérer les faits reconnaissait que le révisionnisme remporta facilement la lutte contre les leures développés et crus en temps de guerre, nombre des traditionalistes dans la profession restèrent fidèles à la mythologie cultivée pendant la décennie de guerre. Il n'y a pas si longtemps, l'un des plus éminents et révéres de nos historiens professionnels, un homme qui prit une part de premier plan à la propagande historique durant la première guerre mondiale, a écrit que les historiens étasuniens n'ont aucune raison de ressentir de la honte pour leurs écrits et leurs opérations de l'époque. Ce fut C. Hartley Grattan, dans son article « *The Historians Cut Loose* », paru dans l'*American Mercury*³, et réimprimé sous la forme initialement envoyée à M. Mencken dans mon ouvrage *In Quest of Truth and Justice*⁴, et dans le chapitre XI de mon ouvrage *History of Historical Writing*⁵ qui révéla qu'ils avaient toutes raisons d'avoir honte. En tous cas, la controverse révisionniste constitua l'aventure intellectuelle éclatante dans le domaine historique, pour l'examen du vingtième siècle jusqu'à Pearl Harbor.

³ août 1927

⁴ Chicago : National Historical Society, 1928, pp. 142 ff

⁵ Norman, Okla. : University of Oklahoma Press, 1937

Le révisionnisme, appliqué à la première guerre mondiale, a démontré que les causes et le bien-fondé de ce conflit étaient très proches d'être complètement à l'opposé de l'image présentée par la propagande politique, ainsi que les écrits historiques remontant à la décennie où eut lieu la guerre. Le révisionnisme allait également produire des résultats similaires sur le sujet de la seconde guerre mondiale, si on le laissait se développer librement. Mais un effort déterminé est mené pour entraver ou réduire au silence les révélations qui pourraient établir la vérité quant aux causes et aux sujets du dernier conflit mondial.

Alors que la mythologie remontant au temps de la guerre persista des années durant après 1918, les éditeurs et les rédacteurs se mirent bientôt à appeler de leurs vœux des contributions qui rétablissaient les faits quant à la responsabilité de l'éclatement de la guerre en 1914, notre entrée en guerre, et les sujets basiques impliqués dans ce grand conflit. Sidney B. Fay se mit à publier ses articles révolutionnaires traitant du contexte de la première guerre mondiale dans l'*American Historical Review* au mois de juillet 1920. Mes propres efforts sur la même veine démarrèrent dans le *New Republic*, *The Nation*, le *Current History* du *New York Times*, et dans le *Christian Century* en 1924 et 1925. Sans aucune exception, toutes les demandes de contributions de ma part furent publiées par les rédacteurs en chef de ces périodiques, et ces demandes étaient ardentes et urgentes. Je n'eus pas la moindre difficulté à assurer la publication de mon ouvrage *Genesis of the World War* en 1926, et l'éditeur publia par la suite une véritable bibliothèque de littérature révisionniste très éclairante. En 1928, lorsque *Origins of the World War*⁶ fut publié par Fay, presque tout le monde au sein de la profession historique, hormis les gros durs et les absolutistes, en vinrent à accepter le révisionnisme, et même le grand public se mit à raisonner sur des bases saines.

La pratique de tout révisionnisme substantiel a été une toute autre affaire à l'issue de la seconde guerre mondiale. La question de la responsabilité de la guerre en relation à 1939 et 1941 est considérée comme absolument établie, et ce de manière définitive. Il est largement considéré qu'il ne peut y avoir aucune controverse à ce sujet, cette fois-ci. Comme il est reconnu par toute personne raisonnable qu'Hitler était un dangereux névrosé, qui, avec une folie suprême, déclencha une guerre alors même qu'il avait tout à gagner à rester en paix, il est supposé que cela suffit à régler le sujet des aspects européens de la controverse quant à savoir qui est coupable de la guerre. Pour ce qui concerne l'extrême Orient, il est considéré que la question : « *Mais le Japon nous a attaqué, n'est-ce pas ?* » répond de manière définitive au sujet.

⁶New York : The Macmillan Company, 1928

Presque aussi fréquemment que l'une de ces manières d'établir la responsabilité pour la guerre en 1939 ou 1941, on trouve également l'affirmation très dogmatique selon laquelle « *il fallait que nous nous battons.* » Ce jugement est souvent prononcé comme une sorte d'impératif catégorique ineffable, qui ne demande aucune autre explication. Mais certains, lorsqu'on les presse pour obtenir une explication, affirmeront que nous devons nous battre pour sauver le monde d'une domination assurée par Hitler, omettant le rapport établi par le général George C. Marshall qui établissait qu'Hitler, loin de développer des projets de domination mondiale, ne disposait même pas de projets bien établis quant à sa collaboration avec ses alliés de l'Axe dans des guerres limitées, pour ne rien dire de la tâche gigantesque consistant à conquérir la Russie. Sans aucun doute, après le 22 juin 1941⁷, soit presque six mois avant Pearl Harbor, il n'y avait aucune justification à craindre une quelconque conquête du monde par Hitler.

De fait, si les historiens disposent de quelque amour-propre, et se sentent contraints de prendre connaissance des faits, le besoin est bien plus impérieux d'une campagne robuste et agressive de révisionnisme après la seconde guerre qu'il ne le fut au cours des années suivant 1918. Le folklore sémantique environnant quant à la responsabilité de la seconde guerre mondiale qui est accepté, non seulement par le grand public, mais également par la plupart des historiens, est bien plus éloigné de la vérité que les mythologies historiques les plus fantastiques qui furent produites après 1914. Et en pratique, le révisionnisme est bien plus nécessaire aujourd'hui qu'il ne le fut au cours de la décennie des années 1920.

La mythologie qui suivit l'éclatement de la guerre en 1914 contribua à produire le traité de Versailles et la seconde guerre mondiale. Si l'on ne pratique pas un divorce entre la politique mondiale contemporaine et la mythologie des années 1940, une troisième guerre mondiale sera inévitable, et son impact sera largement plus horrible et dévastateur que celui de la seconde. Les leçons apprises des procès de Nuremberg et de Tokyo garantissent que la troisième guerre mondiale sera lancée avec une sauvagerie sans précédent.

Pour ardente que fut la résistance de nombreuses personnes, y compris de puissants intérêts dans la sphère historique, quant au révisionnisme des années 1920, la résistance qui s'est vue organisée pour empêcher et étouffer la vérité relative à la seconde guerre mondiale est d'une toute autre ampleur. Les révisionnistes des années 1920 n'avaient risqué qu'une forte controverse; ceux qui y travaillent de nos jours compromettent à la fois leur réputation professionnelle et leur gagne-pain du

⁷Date de déclenchement de l'opération Barbarossa, NdT

fait d'une campagne de dénigrement sans précédent. L'Histoire a été la première perte intellectuelle de la seconde guerre mondiale, et de la guerre froide qui s'en est suivie.

À de nombreux égards, les États-Unis ont pris la trajectoire d'une vie intellectuelle à la « *Mille Neuf Cent Quatre-vingt-Quatre* »⁸. Mais une différence importante et déprimante se fait sentir. Dans *Mille Neuf Cent Quatre-vingt-Quatre*, M. Orwell laisse apparaître que les historiens, sous ce régime, doivent être embauchés par le gouvernement, et contraints de falsifier les faits. Aujourd'hui, dans notre pays, et dans d'autres également, de nombreux historiens professionnels falsifient l'histoire par eux-mêmes de manière tout à fait volontaire, et sans coût direct pour le gouvernement. Le coût ultime et indirect réside bien entendu dans le risque de calamité incalculable que cela nous fait prendre.

On peut dire, avec moult précautions, que jamais depuis le Moyen Âge, on n'avait vu autant de forces aussi puissantes et nombreuses s'organiser et se coordonner face à l'avancée et l'acceptation de la vérité historique qu'aujourd'hui, pour empêcher que les faits quant à la responsabilité de la seconde guerre mondiale et ses résultats soient mis à disposition du grand public étasunien. La fondation Rockefeller elle-même reconnaît ouvertement⁹ qu'elle verse des subsides à des historiens pour anticiper et bloquer le développement de tout néo-révisionnisme contemporain. Et la seule différence entre cette fondation et plusieurs autres est que celle-ci s'est uniquement montrée plus candide et honnête quant à ses pratiques. La fondation Sloan a par la suite abondé des fonds supplémentaires à la dotation consentie par Rockefeller. Charles Austin Beard a résumé les implications de telles tentatives avec une force tout à fait caractéristique :

La fondation Rockefeller et le Council on Foreign Relations... comptent empêcher, s'ils le peuvent, une répétition de ce qu'ils dénomment dans leur jargon « *la campagne de démystification journalistique qui suivit la première guerre mondiale* »¹⁰. Pour le traduire en bon français, cela signifie que la Fondation et le Conseil ne veulent pas que des journalistes, ni que toute autre personne, examinent de trop près ni ne critiquent trop librement la propagande officielle et les déclarations officielles relatives à « *nos activités et objectifs fondamentaux* » durant la seconde guerre mondiale. En bref, ils espèrent qu'entre autres choses, les politiques et les mesures adoptées par Franklin D. Roosevelt échapperont au cours

⁸ Voir plus bas, à partir de la page 71

⁹ Annual Report, 1946, pp. 188-89

¹⁰ « *the debunking journalistic campaign following World War I* », NdT

des années à venir à l'analyse critique, à l'évaluation et à l'exposition qui avaient frappé les politiques et les mesures adoptées par Woodrow Wilson et les Alliés de l'Entente après la première guerre mondiale¹¹.

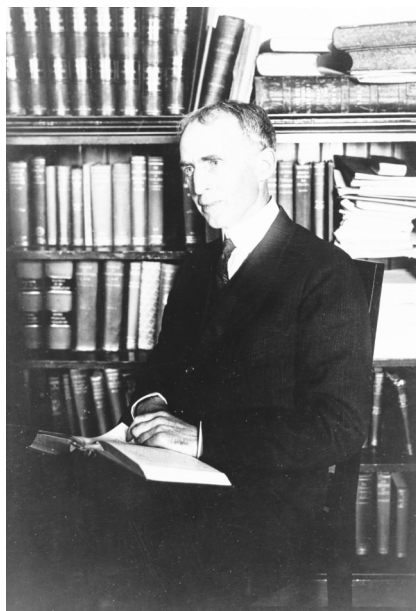


FIGURE 1.1 – Charles Austin Beard. Photo reprise du site wikipedia

Comme il en va pour presque tous les éditeurs de livres et de périodiques, les ressources de la grande majorité des fondations ne sont disponibles que pour les universitaires et pour les écrivains qui s'emploient à perpétrer les légendes de guerre et à s'opposer au révisionnisme. Une bonne illustration en est fournie par mon expérience avec la fondation Alfred P. Sloane, qui a contribué à financer le livre des professeurs Langer et Gleason. J'ai mentionné ce fait dans la première édition de ma brochure « *Les historiens courtisans contre le révisionnisme* ». J'ai ensuite reçu une lettre des plus courtoises de la part de M. Alfred J. Zurcher, le directeur de la fondation Sloane, m'assurant que la fondation Sloan désirait rester absolument impartiale et soutenir par des bourses les deux côtés de cette question. Il écrivit notamment : « *La dernière des choses que nous désirerions faire serait de gêner une quelconque forme d'étude historique, car nous estimons que le plus grand nombre de points*

¹¹Saturday Evening Post, October 4, 1947, p. 172

de vue doivent être levés par les étudiants quant à la guerre et quant aux autres événements historiques, car cela relève de l'intérêt public, et doit être encouragé. »

Vu cette affirmation, je décidai de prendre M. Zurcher au mot. J'avais projeté et encouragé une étude de la politique étrangère du président Hoover, qui m'apparaissait comme une entreprise tout à fait nécessaire et importante, car ce fut sous son administration que notre politique étrangère fut conduite pour la dernière fois au nom de la paix, et en servant les intérêts réels des États-Unis, et non ceux de quelque parti politique, de quelque gouvernement étranger, ou de quelque idéologie douteuse. L'un des plus compétents des spécialistes étasuniens en histoire diplomatique avait consenti à travailler sur le projet, et il s'agissait d'un homme qui n'avait jamais préalablement été identifié pour avoir produit des écrits révisionnistes. J'exprimai donc une demande pour obtenir exactement un trentième de la somme allouée au livre Langer-Gleason. Ma demande fut rejetée par M. Zurcher avec le commentaire suivant : « *Je regrette que nous ne soyons pas en mesure de financer ce que vous avez sollicité pour l'étude du professeur.* » Il alla jusqu'à décourager ma suggestion visant à lui faire discuter le sujet en question au cours d'une brève conférence avec le professeur en question.

Il existe un état de terreur et d'intimidation abjectes parmi la majorité des historiens étasuniens professionnels, dont les vues concordent avec les faits quant à la question de la responsabilité de la seconde guerre mondiale. Plusieurs historiens et publicistes de premier plan, qui ont lu ma brochure *The Struggle Against the Historical Blackout*, m'ont écrit pour affirmer que, sur la base de leur expérience personnelle, ce que j'exprime est en-deça de la réalité. Pourtant, la majorité des historiens à qui cette brochure a été envoyée de manière privée ont tellement peur qu'ils ont refusé d'admettre l'avoir reçue ou conservée. Seule une poignée d'entre eux ont osé exprimer leur approbation et leurs encouragements. Il n'est pas exagéré de dire que l'opération de souillure américaine, au travers des éditeurs et des chroniqueurs de journaux, les critiques de livres « *à la hache* », les commentateurs radio, les intrigues et espionnages par les groupes de pression, et les pressions et menaces académiques ont accompli à peu près le même dessein pour intimider les intellectuels honnêtes dans ce pays qu'ont pu le faire Hitler, Goebbels, Himmler, la Gestapo et les camps de concentration en Allemagne nazie¹².

Le blocage mental engendré par cet état d'esprit est tout à fait bien illustré par l'évaluation qu'a produite le professeur Fred Harvey Har-

¹²Le meilleur récit de cette campagne de souillure américaine et de ses activités est présenté par la brochure écrite par John T. Flynn, *The Smear Terror*, imprimée à titre privé à New York en 1948

rington de l'ouvrage *Back Door to War*, écrit par le professeur Charles C. Tansill pour le *Political Science Quarterly*, édition de décembre 1952. Harrington, qui est en privé un révisionniste modéré, va jusqu'à écrire qu'il n'existe « aucune documentation » étayant l'affirmation du professeur Tansill selon laquelle le « principal objectif de la politique étrangère étasunienne depuis 1900 a été la préservation de l'Empire britannique ». On peut comparer cela à l'appréciation du livre par un révisionniste résolu et impavide, le professeur George A. Lundberg, un éminent universitaire, qui, dans une évaluation pour *Social Forces*, au mois d'avril 1953, a affirmé quant à l'ouvrage de Tansill cité ci-avant : « Cette thèse est documentée à fond en presque 700 pages de grand format ».

Outre cela, la crédulité de nombre d'Étasiens « éduqués » a été à la mesure du niveau de mensonges des « éducateurs ». En Russie communiste et en Allemagne nazie, ainsi qu'en Italie fasciste et en Chine, les dirigeants tyranniques trouvaient nécessaire de supprimer toute pensée opposante pour amener la majorité du peuple à accepter les éléments que leur instille la propagande officielle. Mais aux États-Unis, avec une presque entière liberté de la presse, d'expression, et d'information jusqu'à la fin 1941, des nombres importants d'Étasiens ont suivi la ligne de la propagande officielle sans la moindre contrainte. Il s'agit d'un contraste remarquable et édifiant, d'autant plus significatif que ce sont les éléments « éduqués » qui se sont montrés les plus crédules quant à la mythologie officielle par rapport à l'ensemble de la population. Et cette situation s'est poursuivie depuis 1945, même si bien entendu le grand public a été depuis la victoire sur le Japon encore moins en mesure d'aller chercher la vérité sur les avenues de l'information qu'aux temps précédant Pearl Harbor.

L'opposition au révisionnisme — c'est-à-dire, à la vérité des postulats — résulte en partie d'une fixation émotionnelle sur la mythologie établie après 1937, et en partie de loyautés personnelles envers le président Roosevelt et au désir qui s'en est naturellement suivi de préserver l'impeccabilité de la légende Roosevelt. En ce qui concerne ce dernier point, les adorateurs de Roosevelt se montrent bien plus soucieux de défendre leurs dernières lignes en matière de politique étrangère que de maintenir l'infailibilité de son programme domestique, pourtant bien plus défendable. Bien entendu, il existe un intérêt politique très profondément installé quant à accepter la mythologie sur les causes, les sujets et les résultats de la seconde guerre mondiale, car une grande partie de la politique publique menée par les Nations Unies victorieuses depuis 1945 ne se justifie qu'en prenant cette mythologie comme fondement.

Aux États-Unis, cette mythologie est devenue la base idéologique de la stratégie politique du parti démocrate, et l'instrument politique principal que ce parti a utilisé pour se maintenir au pouvoir jusque 1953.

Elle a également été acceptée par de nombreux dirigeants éminents du parti d'opposition. Elle a été indispensable pour rassembler le soutien en faveur des politiques économiques qui ont été menées pour enrayer la dépression, avec ses probables réverbérations politiques désastreuses. Robert R. Young, l'éminent dirigeant de compagnie de chemin de fer, et l'avisé commentateur en matière d'affaires mondiales, a établi les faits s'y rapportant avec une clarté remarquable dans la *Commercial and Financial Chronicle*.

Le conflit entre une politique étrangère portant du sens pour les Américains, et une politique étrangère portant du sens pour ceux qui aspirent à des fonctions longues de direction politique (par patronage ou par stature) est tel qu'il ne pourra être résolu qu'en interdisant toute réélection. Nous nous montrons très naïfs lorsque nous décrivons la politique étrangère étasunienne des années récentes comme stupide. De fait, cette politique étrangère a accompli son dessein, car elle a maintenu au pouvoir (par patronage ou par stature), élection après élection, ceux qui l'ont conçue et facilitée.

De puissants groupes de pression ont également trouvé la mythologie utile pour détourner l'attention de leur propre rôle dans la calamité nationale et mondiale.

Outre l'opposition de groupes publics à la vérité quant à la responsabilité de la seconde guerre mondiale, de nombreux historiens et d'autres sociologues maintiennent un fort intérêt professionnel et personnel à perpétuer la mythologie d'avant-guerre et de temps de guerre. Une raison pour laquelle de nombreux historiens se sont opposés à la vérité relative à la responsabilité de la première guerre mondiale, ainsi qu'aux principaux sujets s'y affiliaient, fut que nombre d'entre eux avaient pris une part active dans l'épanchement de la propagande de guerre, et avaient également travaillé pour le comité du colonel House en préparation des éléments pour le processus de paix. Un nombre considérable d'entre eux se rendit à Paris avec le président Wilson lors de son aventure funeste. Bien entendu, ils furent ensuite réfractaires à reconnaître que l'entreprise en laquelle ils avaient tenu une place si importante s'était avérée constituer à la fois un mensonge et un échec.

Aujourd'hui, cette situation s'est multipliée selon plusieurs facteurs. Les historiens, et d'autres sociologues, ont véritablement essaimé dans les diverses agences de guerre après 1941, surtout l'*Office of War Information* et l'*Office of Strategic Services*. Ils furent étroitement associés avec l'effort de guerre et avec la fabrication de l'opinion publique en conformité avec la thèse de l'idéalisme limpide et de l'innocence éthérée des États-Unis, et de notre dévotion exclusive à l'auto-défense et à

l'amélioration du monde par l'épée. Par conséquent, l'opposition d'historiens et de sociologues à la vérité quant à la responsabilité de la seconde guerre mondiale et de ses résultats évidents est bien plus considérable qu'elle ne le fut dans les années suivant la fin du premier conflit mondial. Depuis la guerre, plusieurs corps d'historiens courtisans se sont portés volontaires pour travailler à poursuivre l'élaboration de la mythologie officielle. En outre, le Département d'État, ainsi que l'Armée et la Navy, disposent d'essaims entiers d'historiens, payés à présenter l'histoire de la manière dont leur employeur veut qu'elle soit écrite, et à ce jour il se présente un nouvel afflux d'historiens et de sociologues étasuniens vers notre « *ministère de la vérité* »¹³.

1.3 Comment la censure historique est pratiquée

Les méthodes suivies par les divers groupes intéressés par la dissimulation de la vérité quant aux affaires mondiales depuis 1932 sont nombreuses, et ingénieuses ; mais outre cette persécution souterraine des individus, elles relèvent principalement des catégories qui suivent : (1) empêchement pour les universitaires soupçonnés de nourrir une vision révisionniste d'accéder aux documents publics ouverts librement aux « *historiens courtisans* » et aux autres apologistes de la politique étrangère du président Roosevelt ; (2) intimidation des éditeurs de livres et de périodiques, afin que même ceux qui pourraient désirer publier des livres et des articles exposant le point de vue révisionniste n'osent pas le faire ; (3) maintien sous le boisseau ou dans l'obscurité des éléments publiés qui matérialisent les faits et arguments révisionnistes ; et (4) diffamation et salissure contre les auteurs révisionnistes ainsi que leurs ouvrages.

1.3.1 Empêcher l'accès aux documents publics

Il existe un effort déterminé de bloquer ceux qui sont suspectés de rechercher la vérité l'accès aux documents officiels qui ne sont pas devenus une propriété publique. Les éminents historiens officiels et courtisans, comme Samuel Eliot Morison, William L. Langer, Herbert Feis, et d'autres, se voient accorder un libre accès aux archives officielles. Seuls

¹³Nous y reviendrons plus bas dans ce chapitre. L'un des exemples les plus édifiants de cette entrée d'historiens et d'autres sociologues dans le « *ministère de la vérité* » est permise par le programme et le travail de la Rand Corporation. Voir *Fortune*, dans son édition du mois de mars 1951, pages 99-102 et 144. Voir aussi l'*American Historical Review* du mois d'avril 1953, pages 761-62

des éléments tels que les secrets les mieux dissimulés, comme les dits documents Kent, ainsi que les communications entre le président Roosevelt et le roi George VI, jalousement conservés à Hyde Park, leur sont refusés. Pour le reste, ils ont toute liberté d'accès aux documents officiels ainsi qu'aux importants journaux intimes des dirigeants publics de premier-plan.

Mais nombre de ces sources importantes sont tenues à l'écart de tout historien soupçonné de désirer établir la vérité entière et sans fard quant à la politique étrangère étasunienne depuis 1933. L'homme qui dispose sans doute de l'autorité universitaire la plus éminente des États-Unis en matière d'histoire diplomatique s'est vu refuser nombre de documents d'importance. En outre, nombre des notes qu'il avait prises à l'examen des documents auxquels on lui avait malgré tout laissé accéder se sont vus par la suite confisquées par des dirigeants du Département d'État.

Si l'ensemble des documents officiels soutenaient la vision généralement acceptée quant aux causes et aux débouchées de la guerre, il n'y aurait sans doute aucune objection raisonnable à permettre à tout historien reconnu d'accéder librement et sans entrave à ces éléments. Comme l'a affirmé succinctement Charles Austin Beard, « *les archives officielles doivent être ouvertes à tous les citoyens selon les mêmes modalités, et nul ne doit disposer de privilèges spéciaux sur elles ; les recherches doivent être menées de manière étendue et sans censure ; et la compétition des idées sur le forum de l'opinion publique doit rester exempte d'intérêts ou de limitations politiques* »¹⁴.

L'importance de la liberté d'accès aux archives par les rédacteurs d'éléments historiques fiables a également été commentée par l'éditeur du supplément littéraire du *London Times* le 18 avril 1952, en relation avec la parution de *The Struggle Against Isolation, 1937-1940*, écrit par les professeurs William L. Langer et S. E. Gleason, et qui fut financé par les fonds de la fondation Rockefeller mentionnée ci-avant :

Une fois accepté le principe selon lequel les gouvernements accordent des accès à leurs archives à certains historiens choisis, et les refusent à d'autres, il serait irréaliste d'ignorer la tentation qui pourrait exister à l'avenir de laisser le choix se porter sur les historiens qui sont les plus susceptibles de partager la vision officielle du moment, et de s'en remettre directement aux avis des dirigeants en exercice pour savoir ce qu'il est acceptable, ou non, de publier. Lorsque cela se produira, la dernière barrière sur la route d'une « *histoire officielle* » sera tombée.

¹⁴Saturday Evening Post, loc. cit

1.3.2 Difficultés à publier des éléments révisionnistes

D'aucuns pourraient croire que les deux faits suivants sont incohérents : une tentative est en marche de museler le révisionnisme après la seconde guerre mondiale, et le fait indubitable que d'importants ouvrages révisionnistes sont apparus plus rapidement et en plus grand nombre depuis la fin de la seconde guerre mondiale qu'après 1918. Cette situation gratifiante ne contredit pourtant en rien ce qui a été écrit ci-avant quant à l'opposition bien plus importante au révisionnisme depuis 1945. Presque tous les éditeurs étaient heureux de publier des volumes révisionnistes après 1918, ou du moins après 1923. Mais pas un seul éditeur de premier plan n'a produit de livre révisionniste depuis 1945 ; et rien n'indique que cela pourra se produire au cours des années à venir. Si Charles Austin Beard n'avait pas eu un ami dévoué en la personne d'Eugene Davidson à la Yale University Press, et si les sociétés de Henry Regnery et de Devin-Adair n'avaient pas existé, il est très probable que pas un seul livre révisionniste n'aurait pu être mis sous presse après le jour de la victoire sur le Japon. Non seulement les historiens qui s'emploient à établir la vérité se voient refusé l'accès aux éléments dont ils ont besoin pour travailler, mais il leur est également très difficile d'assurer la publication de livres matérialisant la vérité qu'ils auront pu parvenir à assembler malgré tout.

On pourrait penser que le premier livre à exposer toutes les informations de l'intérieur quant à l'attaque de Pearl Harbor aurait pu constituer une aventure extraordinaire, et que les sociétés de publication se seraient arrachées le manuscrit. Mais tel ne fut pas le cas, et loin de là. Après avoir sollicité la possibilité de se faire publier, George Morgenstern découvrit que la société Devin Adair était la seule qui avait le courage de faire paraître son livre remarquable, *Pearl Harbor : the Story of the Secret War*, en 1947¹⁵.

Charles Austin Beard m'informa qu'il était tout à fait convaincu qu'aucun des éditeurs commerciaux avec lesquels il avait précédemment travaillé n'accepterait d'imprimer son examen critique de la politique étrangère menée par Roosevelt¹⁶, au point qu'il ne jugeait même pas utile d'essayer de les solliciter. Il avait la chance de disposer d'un ami courageux, qui dirigeait l'une des presses universitaires les plus importantes du pays.

Le quatrième ouvrage révisionniste, par ordre d'importance, à faire

¹⁵New York : Devin-Adair Company, 1947

¹⁶C. A. Beard, *American Foreign Policy in the Making, 1932-1940* (New Haven, Conn. : Yale University Press, 1946) ; *President Roosevelt and the Coming of the War, 1941* (New Haven, Conn. : Yale University Press, 1948)

son chemin malgré la censure fut *America's Second Crusade*¹⁷, par William Henry Chamberlin. L'histoire des difficultés de publication en lien avec ce livre montrent que, dans le monde de la publication, il n'y avait pas en 1950 plus d'inclinaison à accepter la vérité qu'auparavant quant à la politique étrangère menée par le président Roosevelt et quant à la seconde guerre mondiale.

Chamberlin est un auteur des plus distingués. Il a produit nombre d'ouvrages d'importance, et ceux-ci ont été publiés par des maisons de publication des plus éminentes. Mais pas un seul de ses éditeurs n'accepta de s'intéresser au manuscrit, bien qu'il s'agît sans doute du plus important travail que Chamberlin ait jamais écrit, et qu'il tombât à point nommé. Le dirigeant d'une grande maison d'édition, qui était lui-même un publiciste bien connu, affirma son profond intérêt personnel pour le livre, mais affirma qu'il ne considérait pas comme éthique de mettre en risque les intérêts financiers de sa société, à cause des probabilités que le contingent de censure répliquât. Deux presses universitaires refusèrent le manuscrit, bien qu'en chacun des deux cas le directeur attestât des grands mérites de l'ouvrage. Ce fut finalement grâce au courage et à l'esprit public de Henry Regnery, qui a publié plus de livres réalistes au sujet de la seconde guerre mondiale que tous les autres éditeurs étasuniens combinés. Pourtant, le travail de Chamberlin n'était ni sensationnel, ni extrême. Il s'agissait ni plus ni moins d'un examen honnête, et de fait plutôt sur-modéré, des faits dont tout citoyen étasunien doit pouvoir disposer si le pays veut éviter de se voir impliqué dans une « troisième croisade » dévastatrice et mortelle.

Un cinquième livre révisionniste, *Design for War*, écrit par un éminent avocat de New York, et expert en droit international, Frederic R. Sanborn, fit son apparition début 1951. Il fut publié par la société Devin-Adair, qui avait déjà mis sous presse l'ouvrage de M. Morgenthau.

Le sixième et dernier ouvrage révisionniste, *Back Door to War : The Roosevelt Foreign Policy, 1933-1941*, écrit par le professeur Charles Callan Tansill, fut publié par Regnery.

Les éditeurs ayant publié auparavant les travaux du professeur Tansill ne manifestèrent aucun intérêt pour ce livre.

Dans un article incisif publié sous le titre « *Un cas historique en matière de publication de livres* », pour l'édition de l'hiver 1949 de l'*American Quarterly*, W. T. Couch, l'éditeur de presse universitaire distingué, raconte les difficultés rencontrées pour amener les éditeurs commerciaux à imprimer des ouvrages révisionnistes, et aborde en détail les problèmes rencontrés pour trouver un éditeur pour le courageux ouvrage d'A. Frank Reel, *The Case of General Yamashita*.

¹⁷Chicago : Henry Regnery Company, 1950

De fait, seules deux petites maisons de publication dans tous les États-Unis — la *Henry Regnery Company* et la *Devin-Adair Company* — ont fait montre d'une volonté cohérente de publier des livres qui visent franchement à dire la vérité concernant les causes et les débouchées de la seconde guerre mondiale. Des membres haut placés des grandes maisons d'édition du pays m'ont affirmé que, quels que soient leurs désirs personnels, au vu des circonstances, ils ne jugeaient pas éthique de mettre à risque leurs affaires et la propriété de leurs actionnaires en publiant des livres critiques de la politique étrangère étasunienne depuis 1933. Et de bonnes raisons étaient ces hésitations. Les clubs littéraires et les principaux organes de vente de livres sont contrôlés par de puissants groupes de pression, opposés à ce que la vérité soit révélée sur ces sujets. Non seulement ces organes refusent-ils de laisser paraître des livres critiques sur le terrain, mais ils menacent également de boycotter d'autres livres publiés par les éditeurs qui défieraient leur ultimatum de censure.

Lorsque des ouvrages de cette nature parviennent malgré tout aux rayons des librairies, il est fréquent que le département des ventes refuse de les mettre en valeur ou d'en faire la promotion. Il a fallu l'intervention personnelle du dirigeant de la plus grande chaîne de magasins de détail aux États-Unis pour assurer qu'un des ouvrages critiques fût mis en valeur au comptoir du rayon « *librairie* » de la chaîne. Dans l'*American Legion Monthly* du mois de février 1951, Irene Kuhn a raconté les tentatives menées par de nombreuses librairies pour décourager l'achat de livres critique de la politique étrangère menée par l'administration. On trouve également un exemple frappant de l'effet de ces mesures de censure visant à décourager la vente d'ouvrages révisionnistes en l'expérience vécue au magasin *Macy's* de la ville de New York, avec le livre de Chamberlin. *Macy's* en avait commandé cinquante exemplaires, puis renvoyé quarante comme invendus. Si l'ouvrage avait été distribué sur la base de ses mérites, il ne fait aucun doute que *Macy's* en aurait vendu des milliers d'exemplaires.

Non seulement les ventes dans le domaine privé sont-elles découragées, mais les ventes aux bibliothèques le sont également. M. Regnery a découvert que, six mois après sa publication, le livre de Chamberlin ne figurait dans les rayons d'aucune des quarante-cinq bibliothèques de la ville de New York. Un autre sondage de la situation dans les bibliothèques dans l'ensemble du pays a montré qu'il en allait de même dans la plupart des bibliothèques du pays, non seulement pour le livre de Chamberlin, mais aussi pour d'autres ouvrages révisionnistes, comme *The Roosevelt Myth*¹⁸ de John T. Flynn. On trouve des raisons à cela dans un article publié par Oliver Carlson, sous le titre « *Guide tordu des*

¹⁸New York : Devin-Adair Company, 1948

sélections des ouvrages disponibles en bibliothèques », dans *The Freeman*, édition du 14 janvier 1952. Pour exemple, le documentaliste le plus influent de tous les États-Unis a qualifié *Mille Neuf Cent Quatre-vingt-Quatre*, de George Orwell, comme « de la *paranoïa sous forme littéraire* ».

La tentative de faire disparaître, et d'exclure des éléments révisionnistes des publications dépasse le circuit de production et de distribution de livres. Alors qu'à la fin des années 1920 et au début des années 1930, tous les périodiques d'importance étaient heureux de publier des articles révisionnistes compétents écrits par des universitaires réputés, aucun magazine étasunien d'importance ne laissera aujourd'hui paraître le moindre article écrit par un révisionniste assumé, sans considération des distinctions professionnelles obtenues par l'auteur. La plupart des magazines refusent même de commenter les ouvrages révisionnistes. *The Progressive* a été le seul périodique étasunien à ouvrir ses colonnes de manière un tant soit peu constante à des éléments de cette nature, et sa circulation est très limitée.

Alors que les périodiques restent fermés aux éléments néo-révisionnistes, ils se montrent bien entendu très friands de tout ce qui fait perdurer la mythologie remontant à la guerre. Si les auteurs d'une telle mythologie ne disposaient pas de l'assurance raisonnable que des réponses à leurs articles ne pourront pas être publiées, il est peu probable qu'ils se risqueraient à imprimer des choses aussi grossières que « *Pearl Harbor in Retrospect* », par le général Sherman Miles, dans l'*Atlantic Monthly* du mois de juillet 1948, ou bien la véhémence attaque de l'amiral Samuel Eliot Morison contre Charles Austin Beard, dans l'édition du même magazine pour le mois d'août 1948.

Soyons clairs, l'amiral Morison est compétent en tant qu'historien des affaires maritimes, et un homme charmant à rencontrer à titre personnel. Mais ses prétentions à l'objectivité quant à peser les responsabilités de la seconde guerre mondiale ne sont pas crédibles. Dans son avant-propos à l'ouvrage *Battle of the Atlantic* écrit par Morison, feu James Forrestal a vendu la mèche. Il y révèle que, dès 1942, Morison avait suggéré au président Roosevelt qu'il fallait écrire l'histoire des opérations navales de la bonne manière, et proposait modestement ses « *services* » pour ce faire, afin de préserver l'image de l'administration. Roosevelt ainsi que le secrétaire Knox accueillirent de tout coeur cette proposition, et Morison reçut une commande, au titre de son rang de capitaine dans la réserve de la Navy, pour écrire une histoire officielle des opérations navales au cours de la seconde guerre mondiale.

Si Roosevelt et Knox étaient encore en vie à ce jour, ils n'auraient aucune raison de regretter leur choix en matière d'historien. Mais, comme « *historien courtisan* » et « *homme payé pour faire le travail* », quelles

que soient ses qualifications, pour le compte de Roosevelt et de Knox, les compétences de l'amiral Morison pour s'incliner devant von Ranke et établir un jugement sévère du travail de Beard, qu'aucune administration ni aucun parti n'a jamais été en mesure d'acheter, ne sont guère convaincantes. L'annonce du président Truman dans les journaux, le 14 janvier 1951, a indiqué que les services de Morison avaient été reconnus, et qu'il semble être devenu l'historien-courtisan-en-chef durant la phase d'ouverture de notre entrée officielle dans le système « *Mille Neuf Cent Quatre-Vingt Quatre* »¹⁹. Mais les diverses attaques de Morison contre Beard ont été gérées avec la sévérité qui s'imposait par le professeur Howard K. Beale dans son allocution face à l'American Historical Association, le 28 décembre 1952, publiée dans l'édition du mois d'août 1953 de la *Pacific Historical Review*.

Un autre exemple de l'accessibilité de nos périodiques de premier-plan aux éléments anti-révisionnistes réside dans la publication de nombreux articles salissant la réputation de Beard au moment de son décès, certains des articles les plus diffamants apparaissant dans des journaux qui avaient auparavant considéré Beard comme l'un de leurs contributeurs les plus distingués et les plus chaleureusement accueillis dans leurs pages.

Toute aussi illustrative de la tendance à accueillir favorablement toute défense de la mythologie traditionnelle et d'exclure les opinions contraires fut la publication de l'article tout à fait irresponsable écrit par Arthur M. Schlesinger, Jr, sous le titre « *Roosevelt and His Detractors* », dans l'édition du mois de juin 1950 du *Harper's Magazine*. De toute évidence, il était considéré par l'éditeur tout aussi approprié de publier cet article qu'impossible de « *trouver de la place* » pour la publication d'une réponse, même écrite par l'un des contributeurs les plus importants du *Harper's*.

La plupart des magazines d'histoire professionnels sont tout aussi fermés à la vérité quant à la responsabilité pour la seconde guerre mondiale que sont les périodiques populaires. De même, l'écrasante majorité de nos journaux se montrent fortement hostiles aux éléments remettant en question la mythologie traditionnelle quant aux causes et résultats de cette guerre. L'aversion du *New York Times* à la vérité sur Pearl Harbor, dix ans plus tard, est évoquée dans la suite du présent ouvrage.

1.3.3 Ignorer ou occulter les ouvrages révisionnistes

Si un ouvrage révisionniste réussit tout de même à se frayer un chemin au sein de la censure du monde de la publication, la plupart du

¹⁹Morison s'est récemment vu promu au grade d'amiral, ce qui le porte à la même stature que le célèbre Alfred T. Mahan

temps grâce au courage des deux petites sociétés de publication mentionnées ci-avant, les stratèges de la censure sont tout prêts à contourner la possibilité pour lui de s'attirer une large circulation, ou une acceptation par le public. La procédure la plus habituelle est d'accorder à ces ouvrages un traitement silencieux, c'est-à-dire de complètement refuser de les critiquer. Comme l'a indiqué l'un des groupes de pression les plus puissants, il s'agit de la manière la plus efficace pour annihiler l'influence potentielle de tout livre. Même les critiques les plus hostiles attirent l'attention et peuvent provoquer des controverses qui contribueront à la publicité de l'ouvrage. Le traitement par le silence assure que pratiquement tout livre sera mort-né. Feu Oswald Garrison Villard mentionne ce traitement du fait de sa propre expérience personnelle face à la stratégie de traitement par le silence des éditeurs contemporains :

J'ai moi-même appelé un magazine qui m'avait quelques mois auparavant demandé de faire la critique d'un livre pour son compte, et ai demandé s'ils accepteraient que je leur soumette une nouvelle critique. La réponse a été « *Oui, bien sûr. À quel ouvrage pensez-vous ?* » Je répondis qu'il s'agissait de *Pearl Harbor*, par Morgenstern.

Oh, c'est ce nouveau livre qui s'en prend à F.D.R et à la guerre, n'est-ce pas ?

Oui.

Et, qu'est-ce que vous en pensez ?

Je pense qu'il a raison, car son livre se base sur les archives de l'enquête du Pearl Harbor.

Oh, nous ne traitons pas d'ouvrage de cette nature. Ce serait contre la politique de l'entreprise.

La *Henry Regnery Company* de Chicago s'est montrée plus courageuse et prolifique dans la publication de livres révisionnistes substantiels, malgré les soucis que cela lui a causés ici et à l'étranger²⁰. Cette société a permis la parution d'ouvrages aussi importants que *From Versailles to Potsdam*, par Leonard von Muralt ; *The German Opposition to Hitler* par Hans Rothfels ; *In Darkest Germany* par Victor Gollancz ; *The High Cost of Vengeance* par Freda Utley ; *Victor's Justice* par Montgomery Belgio ; *Politics : Trials and Errors* par Lord Hankey ; *America's Second Crusade* par William Henry Chamberlin ; et *Back Door to War* par Charles Callan Tansill. M. Regnery m'a montré une évaluation soignée du traitement accordé à ces ouvrages par nos journaux et périodiques de premier-plan. Certains d'entre eux n'ont fait l'objet d'aucune critique ; la plupart d'entre eux ont fait l'objet d'une critique occasionnelle. Presque invariablement, lorsqu'ils ont été remarqués, ils ont été

²⁰Un récit écrit par M. Regnery quant à la réception et au traitement de ces livres est disponible dans sa « *Lettre à l'éditeur du Publisher's Weekly* » en date du 19 février 1951

attaqués avec une grande férocité et une iniquité caractérisée.

La dissimulation des éléments néo-révisionnistes peut encore s'illustrer par l'espace et la position accordés aux critiques d'*American Foreign Policy in the Making, 1932-1940*, écrit par Beard, et de *Pearl Harbor*, écrit par Morgenstern, au sein de l'*American Historical Review* ainsi que dans d'autres journaux et périodiques de premier-plan.

Malgré la nature révolutionnaire et l'importance étendue du livre de Beard, il n'a fait l'objet que d'un traitement d'une seule page dans l'*American Historical Review*, mais, chose assez amusante, le critique a utilisé le peu d'espace dont il disposait pour faire l'éloge du livre. Cela ne put se produire qu'une seule fois. Quoique l'ouvrage de Morgenstern fût peut-être le volume le plus important publié en matière d'histoire étasunienne pour l'année 1947, il fut relégué au statut de note dans l'*American Historical Review*, et carrément diffamé.

Parmi tous les chroniqueurs œuvrant pour les journaux de la ville de New York, un seul fit la critique du livre de Morgenstern, et ce fut pour le salir. Le *Saturday Review of Literature* l'ignora complètement, à l'instar de la plupart des périodiques de premier-plan. Bien que des ouvrages infiniment moins importants, en termes d'agenda ou du fait des mérites de leurs contenus, reçurent des placements en première page de ces journaux, ni le livre de Morgenstern, ni le volume de Beard ne reçurent cette place en première page. Comme le remarqua Oswald Villard quant à l'ouvrage de Beard : « *S'il s'était agi d'une approbation chaleureuse de FDR et de ses méthodes de guerre, je parie toute ma stature auprès de la presse qu'il aurait figuré dans les premières pages de la section Livres du Herald Tribune, et de la section littéraire du Times, et qu'il aurait reçu tous les honneurs de la part de Walter Millis, Allan Nevins, et d'autres gardiens du temple.* »

La prophétie de M. Villard se réalisa après sa mort. Lorsque l'effort suprême visant à sauver la réputation de Roosevelt et de sa politique étrangère apparut dans *Challenge to Isolation, 1937-1940*, écrit par W.L. Langer et S.E. Gleason, cet ouvrage fut promptement élevé en première page de la revue littéraire du *Herald Tribune* du 20 janvier 1952, et fit l'objet d'abondants éloges.

Le livre de Beard sur le *President Roosevelt and the Coming of the War, 1941* était si troublant qu'il ne put être ignoré. Mais il ne figura en première page ni du *New York Times*, ni du *Herald Tribune*. Bien qu'il reçût des critiques de la part de nombre de journaux et de périodiques, la majorité des critiques s'employèrent à discréditer l'ouvrage plutôt qu'à examiner les faits et les arguments dans un esprit de justice et d'intégrité.

America's Second Crusade, le livre de Chamberlin, n'obtint jamais le volume de critiques qu'un ouvrage de cette importance aurait mérité,

indépendamment du fait que l'on s'accordât ou non avec les conclusions de l'auteur. Il s'agissait de la première évaluation complète et critique de la nature et des résultats du projet le plus mémorable dans lequel les États-Unis furent jamais impliqués, politiquement, économiquement, et militairement. Il méritait par conséquent un examen minutieux et exhaustif de la part de chaque journal et périodique du pays. Mais il ne fut commenté que par une fraction des journaux de premier plan, cependant que la plupart des périodiques importants, *American Historical Review* y compris, l'ignorèrent absolument. Dans les années 1920, des périodiques comme le *New Republic* ou *the Nation* auraient commenté un livre de ce type avec lyrisme et en détails, et selon toutes probabilités, ils auraient publié des articles et des éditoriaux spéciaux pour le recommander chaudement. La plupart des commentaires que reçut le livre de Chamberlin furent de nature diffamatoire. Le *New York Times* et le *Herald Tribune* publièrent des analyses hostiles de l'ouvrage, ne lui accordèrent que des commentaires extrêmement brefs, et positionnèrent ces commentaires fort loin de leur première page.

Le très bon et accablant ouvrage de Frederic R. Sanborn, *Design for War*, subit le même traitement que le livre de Chamberlin. L'écrasante majorité des journaux se contenta de l'ignorer, ainsi que pratiquement tous les périodiques d'importance. Le *New York Times* publia assez rapidement, pour ne pas dire ostensiblement, une critique du livre, mais en la laissant écrire par son principal gardien du temple universitaire, Samuel Flagg Bemis. Bien que relancé par Sanborn, le *Herald Tribune* reporta quant à lui sa critique du mois de mars au mois d'août, puis la fit produire par Gordon A. Craig, l'un des principaux historiens anti-révisionnistes fréquemment employés par le *Times* et le *Herald Tribune* pour attaquer les livres critiques de la politique étrangère de Roosevelt. L'ouvrage de Sanborn ne fit l'objet d'aucune analyse par *Time*, *Newsweek*, le *New Yorker*, *the Nation*, *the New Republic*, *Harper's*, l'*Atlantic Monthly*, ni par le *Saturday Review of Literature*, bien que Sanborn écrivît des courriers à chacun d'entre eux à cette fin. La correspondance qu'il entretenait avec le *Saturday Review of Literature* entre le mois d'avril et la fin septembre ne déboucha pas sur une analyse du livre de la part de ce journal. Si un ouvrage comparable était apparu entre 1923 et 1935, tout porte à croire que *the Nation* et *the New Republic*, par exemple, l'auraient salué avec une joie proche de l'hystérie et lui auraient accordé beaucoup de place pour en faire les louanges et la promotion. L'*American Historical Review* n'analysa ni ne sembla même remarquer l'existence du livre de Sanborn.

Pour autant que l'on puisse en juger au moment où ces lignes sont relues [décembre 1952], l'ouvrage *Back Door to War* écrit par Charles Callan Tansill eut à subir de la part de la presse un traitement semblable

à celui connu par les livres de Chamberlin et Sanborn, bien qu'il s'agisse de la contribution révisionniste la plus décisive et qu'il mérite la même considération que reçut en 1928 le volume *Origins of the World War* écrit par Sidney B. Fay.

Il fit l'objet d'une attention légèrement plus importante dans les journaux que Chamberlin et Sanborn, peut-être en raison d'une tentative déterminée d'amener le livre entre les mains de l'éditeur en chef de chaque journal du pays. La majorité des critiques parues dans les journaux fut de nature diffamatoire. En exemple d'une critique publiée par un journal interventionniste, on peut citer celle qui suit, parue dans le *San Francisco Chronicle* du 27 juillet 1952 : « *Pour produire une toute petite souris, le professeur Tansill a déplacé des montagnes afin d'assembler de bric et de broc des faits emmêlés, des documents et des on-dit quant à la politique étrangère étasunienne d'avant-guerre... Ce livre n'est pas de l'histoire. C'est un plaidoyer maladroit et orienté.* » L'auteur de cette critique est resté caché derrière les initiales « M. S. ».

Ce livre ne parvint pas non plus jusqu'aux premières pages des revues littéraires du *New York Times* ou du *New York Herald Tribune*. Deux critiques plutôt laconiques parurent respectivement en page 3 de la première (le 11 mai 1952), et une autre en page 10 de la seconde (le 1^{er} juin 1952). Et Dexter Perkins, qui analysa l'ouvrage pour le compte du Times, dut faire deux relances pour se voir attribuer la place prévue au départ pour cette critique. Parmi les périodiques de premier plan, seul *the Freeman*, le *Saturday Review of Literature*, et *the Nation* publièrent une critique du livre, et ce de manière assez tardive pour les deux derniers de la liste. *Time*, *Newsweek*, *the Atlantic*, et *Harper's* le traitèrent par le silence, faisant fi de son existence. L'éditeur de *the New Republic* traita le livre par une diffamation quasiment obscène. Dans les années 1920, tous ces périodiques (qui existaient déjà tous à cette époque) auraient publié rapidement une critique détaillée du livre, et *the Nation* et *New Republic* l'auraient presque considéré avec extase.

L'attitude biaisée et malade des périodiques dans leur manière de critiquer, ou d'ignorer de tels ouvrages était déjà bien connue au moment de l'apparition du chef d'œuvre pro-Roosevelt *Challenge to Isolation, 1937-1940*, écrit par W. L. Langer et S. E. Gleason. Pour cette occasion, presque tous les magazines qui avaient ignoré les ouvrages de Morgenthau, Chamberlin, Sanborn ou Tansill se précipitèrent ; à qui publierait la critique la plus élogieuse et lyrique du volume Langer-Gleason. Parmi tous les éditeurs de journaux professionnels dans le domaine historique et des sciences sociales, seul le professeur Howard W. Odum, éditeur de *Social Forces*, avait accepté d'ouvrir ses publications à une critique pleine et juste des ouvrages révisionnistes.

L'un des exemples les plus impressionnants quant à ignorer et dis-

simuler les écrits d'hommes critiquant notre politique étrangère depuis 1937 est mis au jour par le cas de Francis Neilson. M. Neilson est un publiciste distingué, et il a siégé au Parlement²¹ avant de venir aux États-Unis. Il fut le principal « *ange* » du *Freeman* originel, et, à l'instar de John T. Flynn, se vit jadis choyé par les libéraux étasuniens qui étaient, à l'époque, révisionnistes et anti-interventionnistes. *How Diplomats Make War*, écrit en 1915 par M. Neilson, fut le premier ouvrage révisionniste à être publié sur la première guerre mondiale, et on le lit toujours aujourd'hui avec respect.

Lorsque M. Neilson s'opposa à notre interventionnisme après 1937, ses anciens amis libéraux l'abandonnèrent. Comme il disposait de moyens importants, il put publier à titre privé son ouvrage colossal en cinq volumes, *The Tragedy of Europe*. Ce travail fut à peine remarqué par la moindre critique, malgré les louanges qu'en faisait un personnage pas moindre que le président de l'université de Chicago, Robert Maynard Hutchins. En 1950, M. Neilson publia, une fois encore sur ses deniers propres, un agrégat des parties les plus essentielles de son vaste ouvrage, sous le titre *The Makers of War*. Ce livre produit une quantité impressionnante de précieux éléments révisionnistes, qui n'avaient encore été produits par aucun livre révisionniste traitant de la seconde guerre mondiale. Mais, comme M. Neilson me l'a assuré en personne, cet ouvrage n'a jamais fait l'objet de la moindre critique.

1.3.4 Salir les livres révisionnistes

Lorsque, occurrence rare, et faisant suite à des raisons variées, un journal ou un périodique décide enfin de publier une critique d'un livre révisionniste au lieu de lui accorder le traitement par le silence, il a sous la main toute une gamme de gardiens du temple sur lesquels s'appuyer pour attaquer et salir les volumes révisionnistes, et pour faire les éloges du travail des historiens courtisans, et d'autres qui cherchent à perpétuer la mythologie traditionnelle²². Par exemple, le *New York Times* dispose parmi ses effectifs de tels mercenaires, parmi lesquels Otto D. Tolischus, Charles Poore, Orville Prescott, Karl Schriftgiesser, Drew Middleton, et d'autres encore. Lorsque ceux-là ne suffisent pas, il peut faire appel à des profils académiques présentant les mêmes inclinaisons, comme Arthur M. Schlesinger Jr., Allan Nevins, Henry Steele Commager, Gordon A. Craig, Samuel Flagg Bemis, Dexter Perkins, et d'autres. Le *Herald Tribune* dispose dans son personnel de Walter Millis, August Heckscher

²¹britannique, NdT

²²Voir la brochure produite par le Dr. John H. Sachs, *Hatchet Men* (New Oxford, Pa., imprimée sur fonds privés, 1947) ; ainsi qu'Oswald Garrison Villard, « *Book-Burning— U.S. Style.* » *The Progressive*, 28 avril 1947

et de leurs associés, et se tourne également vers des profils académiques comme ceux mentionnés ci-avant, dont les dons et talents ne se limitent pas au *Times*.

Le dispositif de salissure appliqué de manière quasiment universelle pour discréditer les ouvrages néo-révisionnistes est une réutilisation de la stratégie de propagande perfectionnée par Charles Michelson en matière de technique politique, et étendue par Joseph Goebbels, John Roy Carlson, et d'autres, visant explicitement à détruire la réputation d'un opposant en l'associant avec des qualités, attitudes, politiques ou des personnalités odieuses, quand bien même aucune d'entre elle n'a quoi que ce soit à voir avec la situation en cause. Il ne s'agit que d'une application complexe et compétente du vieil adage « *qui veut noyer son chien proclame qu'il a la rage*. » Il s'agit d'une procédure simple et facile, car elle neutralise par trop souvent un opposant sans avoir à porter la responsabilité d'affronter les faits²³. Les « *petits gars de la censure* » ont même insinué que les tentatives de dire la vérité quant aux responsabilités de la seconde guerre mondiale seraient intrinsèquement mauvaises. Samuel Flagg Bemis déclare qu'une telle excursion dans l'intégrité intellectuelle est « *grave, malheureuse, déplorable* »²⁴.

Dans la mesure où le livre de Morgenstern fut le premier à ébranler les fondations de la propagande interventionniste de guerre, et parce que Morgenstern n'est pas un historien professionnel établi de longue date, son travail fut accueilli par une avalanche de salissures. En pratique, les seules critiques justes que reçut l'ouvrage de Morgenstern furent celles écrites par Edwin M. Borchard, George A. Lundberg, Harry Paxton Howard, et l'amiral H. E. Yarnell. Bien rares furent les tentatives de se confronter au vaste tableau de faits et de preuves documentées qui, et Beard comme l'amiral Yarnell l'ont soutenu, étayent l'ensemble des déclarations centrales et des conclusions de Morgenstern. Au lieu d'un débat contradictoire, il fut accueilli par une pluie soutenue de salissures.

Certains analystes se contentèrent d'indiquer que Morgenstern est un homme jeune, et que par conséquent, on ne peut pas s'attendre à ce qu'il comprenne beaucoup de choses, bien que le *New York Times* confiât à M. Schlesinger, Jr., un homme plus jeune encore, la responsabilité d'établir la critique du grand livre de Beard sur le président Roosevelt et la venue de la guerre, en 1941. Un autre critique affirma qu'il suffisait de dire, pour réfuter et réduire au silence le livre, que Morgenstern est employé par le Chicago Tribune. D'autres avancèrent le fait qu'il n'est qu'un amateur, barbotant dans les documents, sans la formation assurée par un séminaire historique diplômant, quoique Mor-

²³Voir Towner Phelan, « *Modern School for Scandal* », *The Freeman*, 24 septembre 1951, pp. 813-17

²⁴*Journal of Modern History*, XIX (mars 1947), 55-59

genstern fût un étudiant estimé en histoire de l'université de Chicago. Il apparut au lecteur impartial que la plupart des professeurs qui critiquèrent son ouvrage avaient quitté pour de bon les colloques du monde de la recherche qu'ils avaient jadis connus. Morgenstern travaillait sans aucun doute en meilleure conformité des exhortations de von Ranke que ses critiques professoraux.

D'autres critiques s'employèrent à traiter le livre de Morgenstern en affirmant qu'il était « *farouchement partisan* », était écrit dans un état de « *colère aveugle* », ou rédigé avec « *une aspérité inhabituelle* », bien qu'il soit factuel que Morgenstern se montrât beaucoup moins amer, en colère, ou aveugle que ses critiques. De fait, le ton de son ouvrage relève bien plus de la satire urbaine que de l'indignation. Peu d'ouvrages du même type ont aussi été autant exempts de colère ou de furie. L'attitude de ces critiques constitue un bon exemple de ce que les psychologues dénomment sous le mécanisme de la « *projection* ». Les critiques attribuèrent à Morgenstern la « *colère aveugle* » qu'ils ressentaient eux-mêmes du fait d'être contraints à voir la vérité en face.

Pour analyse du livre pour le compte de l'*Infantry Journal*, au mois de mai 1947, Harvey A. DeWeerd affirma qu'il s'agissait « *du plus flagrant exemple d'histoire inclinée* » qui fût jamais porté à son attention au cours des « *dernières années* », mais il n'énonça pas clairement que l'unicité de l'oblicité de l'ouvrage de Morgenstern résidait en ce qu'il était « *incliné* » du côté de la vérité, chose qui était, et qui reste tout à fait peu habituelle en matière d'écrits historiques sur ce thème. Sans doute la diffamation la plus complète de l'ouvrage de Morgenstern fut-elle produite par Walter Millis, dans la revue littéraire du *Herald Tribune* (le 7 février 1947), quoiqu'avec tout l'espace dont il disposait, il ne mena aucune tentative sérieuse de se frotter aux faits de la situation. Il se contenta de fabriquer ses souillures sous la légende : « *Déformer l'histoire de Pearl Harbor : un dossier documentaire pour une vision hautement biaisée, amère et cynique* ». Gordon A. Craig, de Princeton, dans son analyse du livre pour le *New York Times*, le 9 février 1947, se contenta d'avancer que le livre n'était guère que de la « *mythologie* » anti-Roosevelt et complètement « *incroyable* », bien qu'il n'étayât de tels énoncés d'aucun élément concret.

L'une des attaques les plus remarquables menées contre le livre fut réalisée par un historien, jadis ardent révisionniste, Oron J. Hale, dans les *Annals of the American Academy*, au mois de juillet 1947. Après avoir assailli le livre d'accusation de partisanisme acharné, et avoir affirmé que l'auteur ne faisait qu'une fausse « *parade* » des « *étrangers au programme d'étude* », Hale s'employa vaillamment mais futillement à trouver des erreurs sérieuses au sein des éléments exposés par Morgenstern. Il conclut alors que toutes les affirmations, ou presque, énoncées

dans le livre, étaient exactes, mais que l'ouvrage dans son ensemble était une « *grande contrevérité* ». Ce procédé est inversé par rapport à la ligne habituelle prise par les apologistes de la politique étrangère de Roosevelt, comme Thomas A. Bailey et Arthur M. Schlesinger, Jr., qui reconnaissent désormais que la plupart des déclarations publiques énoncées par Roosevelt étaient fausses, mais que son programme était dans son ensemble une grande vérité, méritant d'être citée comme exemple de la ligne de conduite à tenir du « *bon dirigeant* » — le serviteur public consciencieux.

Le fait que Morgenstern soit un rédacteur éditorial pour le *Chicago Tribune*, et que le *Tribune* ait ouvert ses colonnes aux écrits révisionnistes, a encouragé la campagne de salissures à essayer d'identifier le révisionnisme et les écrivains révisionnistes avec le *Tribune*. Même les livres de Beard ont été accusés d'être dominés par la politique du *Tribune*. Récemment encore, un critique œuvrant pour le *New Yorker* a refait un lien entre Beard et le *Tribune*, et fait référence à la vision « *Charles Austin Beard — Chicago Tribune* » quant aux origines de la guerre. Max Lerner a écrit que « *l'homme qui jadis éreinta sans merci Hearst s'est transformé en chéri de McCormick.* »

Voilà qui dépasse en grotesque tout autre aspect de la campagne de diffamation. Outre leur volonté d'accepter la vérité relative à la politique étrangère de Roosevelt, Beard et le *Tribune* n'ont guère de points communs. L'*American Civil Liberties Union* loua jadis chaudement le colonel McCormick pour sa vaillante bataille menée contre la loi de baillonnage de la presse au Minnesota. Il n'y eut aucune tentative, à l'époque, de relier la *Civil Liberties Union* avec l'ensemble de la politique éditoriale du *Tribune*. Roger Baldwin ne fut pas dépeint comme utilisé par le colonel McCormick, et aucun indice ne se fit jour d'un quelconque axe *Civil Liberties Union* — McCormick. Ceux qui écrivent au nom de la liberté de la presse peuvent toujours trouver leur voie jusqu'aux colonnes du *Chicago Tribune*, mais nul ne pense en de tels cas à les relier avec l'ensemble de la politique éditoriale du *Tribune*.

Du fait que Beard était quant à lui un universitaire diplômé et vénérable, et, par conséquent, loin d'être un amateur juvénile quant au traitement des documents historiques, et comme il disposait d'une réputation mondiale d'historien et de politologue des plus éminents et productifs que les États-Unis aient jamais produits, du fait qu'il avait été président de l'*American Political Science Association* et de l'*American Historical Association*, et qu'il avait été récompensé en 1948 par la médaille d'or du *National Institute of Arts and Letters* pour avoir produit le meilleur travail historique de la décennie précédente, il fallut compléter le fiel et les trépidations habituelles pour appliquer les techniques de salissure à Beard et à ses deux splendides ouvrages sur la politique

étrangère étasunienne.

Beard n'en sortit pas indemne, bien que les faits qu'il avançât, ainsi que son objectivité ne pussent être remis en question selon des arguments valides. Comme l'a indiqué Louis Martin Sears dans l'*American Historical Review* : « *Le volume en cours d'analyse est considéré comme donnant du fil à retordre aux disciples de Franklin Delano Roosevelt. Si tel est le cas, alors leur foi est véritablement ancrée à un rocher, car on ne pourrait trouver plus d'objectivité que dans ce livre. L'auteur n'injecte à aucun stade la moindre opinion personnelle* »²⁵. Tout témoignage de l'exploit historique assuré par Beard est invariablement considéré comme un drapeau rouge pour le taureau qui porte la campagne de souillure. Ce n'est que par cette considération que l'on peut expliquer la démission de Lewis Mumford du *National Institute of Arts and Letters*, suite à la remise de la médaille évoquée ci-avant à Beard, ou l'explosion de Harry D. Gideonse dans le *New Leader*²⁶.

La difficulté de s'en prendre à Beard du fait de son statut d'historien fit que la campagne de souillure dirigée vers lui prit la forme d'allégations selon lesquelles son travail était invalidé et non-fiable à cause du fait qu'il était « *isolationniste* ». L'absurdité de cette accusation est évidente. Beard, à partir de 1937, proféra courageusement et à raison des avertissements contre la manière dont les politiques de Roosevelt amenaient délibérément à une guerre étrangère contre la volonté de la masse écrasante du peuple étasunien, dans ce qui était supposé constituer un système démocratique de gouvernement. Peut-être que la position de Beard n'était pas empreinte de sagesse, quoique les faits contemporains établissent fermement qu'elle l'était, mais une telle attitude n'avait rien à voir avec l'isolationnisme, sauf à définir l'internationalisme comme synonyme d'ingérence chronique à l'étranger, et d'un soutien indéfectible à notre entrée à toute guerre étrangère en cours.

Toute tentative de marquer Beard du sceau de l'isolationnisme est, bien évidemment, complètement ridicule. Peu d'hommes ont eu autant que lui une expérience et une perspective plus internationales. Au cours de ses jeunes années académiques, il contribua à fonder le *Ruskin College* à Oxford. Il avait voyagé, conseillé, et était tenu en haute estime de Tokyo à Belgrade.

L'irresponsabilité de cette forme de souillure à l'encontre de Beard s'illustre bien par l'insinuation proférée par Samuel Eliot Morison et Perry Miller, voulant que Beard fût un isolationniste ignorant, proférant une vision archaïque et naïve des affaires du monde, parce qu'il était sourd et vivait dans une ferme avec ses vaches, impliquant qu'il s'était

²⁵avril 1947, op. 532

²⁶le 12 juin 1948

fermé au monde et aux associations humaines, et ne comprenait pas ce qui se produisait autour de lui. Quiconque connaît un tant soit peu Beard et son mode de vie sait fort bien que de telles accusations étaient absolument sans fondement, et comprend que l'amiral Morison et le professeur Miller ne le savaient eux aussi que trop bien.

Beard s'était doté d'un instrument auditif qui lui permettait de tenir des conversations personnelles avec la plus grande facilité. Il apprécia sans doute les contacts personnels étroits avec les universitaires et publicistes plus que tout autre historien étasunien, jusqu'au jour de sa mort. Il reçut constamment des visites dans sa maison de banlieue, en un afflux incessant de personnalités éminentes du monde académique et d'admirateurs universitaires. Il voyageait beaucoup, et passait ses hivers en Caroline du Nord. Sa surdité n'affectait pas le moins du monde ses relations personnelles, ni ses intérêts ou activités académiques. Son mode de vie, tout au plus, lui accordait le calme et le détachement occasionnels nécessaires à digérer et à interpréter la masse d'informations qui lui parvenait du fait de ses très nombreuses lectures et de ses contacts personnels très nombreux avec des universitaires étasuniens et étrangers, jeunes et vieux. Son entreprise laitière était située à une trentaine de kilomètres de son domicile.

J'étais présent, il y a quelques années, à une conférence sur les affaires étrangères, à laquelle participaient environ quarante savants de premier plan. La plupart d'entre eux se tordaient les mains en évoquant le triste état du monde contemporain, mais seuls deux ou trois d'entre eux avaient assez de franchise et de candeur pour discerner et reconnaître que la majorité des conditions qu'ils déploraient avec autant de douleur provenait directement des politiques étrangères menées par Franklin D. Roosevelt, de son discours de Chicago Bridge en 1937 à la conférence de Yalta début 1945. Beard fut attaqué pour son « *isolationnisme* » et son « *retard culturel* » à la fois par le président et le premier participant, du simple fait qu'il s'était opposé aux politiques qui avaient amené au chaos dont la conférence était le sujet d'étude — mais sans intention d'affirmer qu'il s'agissait d'un homicide ou de chercher le coupable. Ils brassaient leur bile en direction d'un homme qui avait prodigué ses conseils pour éviter l'embuscade qui avait conduit au meurtre.

Il est à la fois vicieux et stupide d'étiqueter une personne comme « *isolationniste* » du fait qu'elle s'est opposée à notre entrée dans la seconde guerre mondiale. Personnellement, je m'y suis opposé avec toute mon énergie et toute la force à ma disposition — aussi vigoureusement que le fit Beard. Mais il se trouve également que j'ai écrit l'un des plus longs chapitres du premier livre d'importance jamais publié au nom de la Société des Nations, et que j'ai depuis lors soutenu toute action ou toute politique me semblant promouvoir la bonne volonté internationale

et la paix mondiale. L'internationalisme lucide est une chose ; c'en est une toute autre que de soutenir notre entrée dans une guerre propice à détruire la civilisation principalement pour promouvoir les perspectives politiques d'un dirigeant intérieur, pour vif et populaire qu'il soit, pour satisfaire aux obsessions névrotiques d'intérêts privés ou de groupes de pression, et de tirer les marrons de nations étrangères hors du feu.

Le dossier complet de l'« *isolationnisme* », ainsi que l'épithète « *isolationniste* », ont constitué une phase très efficace de la campagne de souillure inventée et appliquée par les interventionnistes entre 1937 et Pearl Harbor, et si naïvement exposée et trahie par Walter Johnson dans son ouvrage *The Battle Against Isolation*²⁷ Le caractère absurde de l'ensemble du processus de souillure par la méthode d'invoquer l'« *isolationnisme* » a été révélé de manière dévastatrice par George A. Lundberg dans son article « *Semantics in International Relations* » paru dans l'*American Perspective*²⁸. Le sénateur Taft résuma fort bien la situation en affirmant que qualifier toute personne responsable d'isolationniste, aujourd'hui, ne relevait pas moins que de l'imbécillité — on pourrait ajouter, de l'imbécillité teintée de méchanceté.

Le seul homme présentant quelque importance intellectuelle qui crut réellement en l'isolationnisme fut un économiste allemand, Johann Heinrich von Thünen (1783-1850), auteur de *l'État isolé* (1826), qui n'en épousa l'idée qu'afin de constituer les bases de formulation d'abstractions économiques. En résumé, l'isolationnisme n'est qu'une fiction sémantique salissante inventée par des personnes accrocs au *gloubiglobalisme*²⁹.

Le gouverneur de l'Illinois, Adlai E. Stevenson, est réputé avoir affirmé dans une allocution d'ouverture, au mois de juin 1952, que « *l'isolationnisme n'a pas perdu tout attrait émotionnel, mais il a perdu toute respectabilité intellectuelle.* » À moins de vouloir complètement basculer dans la doublepensée de « *Mille Neuf Cent Quatre-vingt-Quatre* », il faut bien dire que c'est exactement le contraire qui apparaît vrai. De la déclaration de guerre de Woodrow Wilson le 6 avril 1917, à la dénonciation par le président Truman de coupes dans les aides accordées à l'Europe, l'interventionnisme n'a reposé que sur la propagande et les attrait émotionnels. Pas un instant, il n'a été fondé sur l'empirisme, la logique, ou les faits. Si les résultats constituent quelque mesure de la validité d'une position, aucun programme dans toute l'histoire humaine

²⁷Chicago : University of Chicago Press, 1944. Pour correctif, voir Wayne S. Cole, *America First : the Battle Against Intervention, 1940-1941* (Madison : University of Wisconsin Press, 1953).

²⁸juin 1948, pp. 127-32

²⁹Nous traduisons le mot valise « *globaloney* », désignant des bobards sur le globalisme, par ce terme, NdT

n'a produit moins de confirmation et de justification que l'intervention des États-Unis dans des conflits extérieurs. De l'autre côté, l'isolationnisme, qui ne signifie rien d'autre que la santé mentale en matière internationale et l'évitement du suicide national, n'a jamais pu en appeler à l'excitation de la guerre, à la propagande de la peur, ou à d'autres fictions émotionnelles. Ce principe a toujours été contraint de s'en tenir à la raison et à la santé mentale. Peut-être que l'émotionalisme est un meilleur guide pour la politique publique que la rationalité, mais affirmer que l'interventionnisme et le gloubiglobalisme peuvent prendre le pas sur la rationalité est de toute évidence grotesque.

Les internationalistes de l'ère précédente, pour lesquels j'ai écrit et tenu des conférences d'une côte à l'autre vingt années durant depuis 1918, étaient les vrais adeptes de l'internationalisme, de la bonne volonté, et de la paix, et œuvraient à assurer ces objectifs. La foule gloubiglobaliste et interventionniste, tout en papotant sur l'internationalisme et la paix, a fait plus que quiconque, à l'exception des dictateurs totalitaires, pour promouvoir le nationalisme et pour raviver et orienter l'esprit guerrier. Ces gens ont créé un esprit d'interventionnisme, de militarisme et d'intolérance sans précédent aux États-Unis, et ont contribué à provoquer un développement similaire en Russie soviétique. Au moment où le nationalisme flagrant fut temporairement neutralisé en Allemagne et en Italie, il s'est trouvé stimulé partout ailleurs, d'Angleterre en Indochine, en Asie orientale, et en Afrique du Sud. Les Nations Unies sont constamment devenues plus nationalistes et moins unies, et le monde tremble et frissonne à l'aube de la troisième guerre mondiale, alors même que les traités de paix n'ont pas encore été tous négociés pour clôturer la seconde. Les mots d'un éminent publiciste ne sont que trop vrais, qui a déclaré que les activités au long court d'Alger Hiss en tant qu'internationaliste agressif de la dernière cuvée ont causé plus de tort aux États-Unis que nombre de documents secrets du Département d'État qu'il aurait pu recopier et transmettre aux Russes. Le chroniqueur Jay Franklin a établi un assez bon résumé des fruits de l'interventionnisme en mettant en contraste les nombres de pertes en vies humaines étasuniennes du vingtième siècle sous cinq présidents républicains « *isolationnistes* » et trois présidents démocrates interventionnistes, reproduit en tableau 1.1.

Bien que les cercles catholiques se soient montrés anormalement justes à tolérer la vérité quant aux causes de la seconde guerre mondiale, la pression sur les éditeurs fut si importante que même le *Commonweal* éclairé laissa Mason Wade s'en prendre à Beard dans ses colonnes. Mais la plus irresponsable tentative d'attaquer Beard comme « *isolationniste* » provint avec un mauvais goût presque unique de la plume de Harry D. Gideonse, qui publia une critique de *President Roosevelt and*

Président	Période	« camp »	Nombre de pertes humaines étasuniennes
Theodore Roosevelt	1901-1909	Républicain	0
William H. Taft	1909-1913	Républicain	0
Warren G. Harding	1909-1913	Républicain	0
Woodrow Wilson	1913-1921	Démocrate	364 800
Calvin Coolidge	1923-1929	Républicain	0
Herbert Hoover	1929-1933	Républicain	0
Franklin D. Roosevelt	1933-1945	Démocrate	1 134 527
Harry Truman	1945-1953	Démocrate	129 153
Total du « camp »	Durée : 24 ans	Républicain	0
Total du « camp »	Durée : 28 ans	Démocrate	1 628 480
Moyenne annuelle		Républicain	0
Moyenne annuelle		Démocrate	58 160

TABLE 1.1 – Résumé de pertes en nombre de vie dans des guerres extérieures selon les présidents étasuniens en exercice et leur « camp »

the Coming of the War, 1941, écrit par Beard, dans le *New Leader*.

Beard était un natif des États-Unis, qui avait énormément œuvré, cinquante années durant, à améliorer diverses phases de la vie intellectuelle et publique des États-Unis. Aucun historien étasunien, passé ou présent, ne présente un passif plus honorable comme patriote intellectuel, actif et efficace. Il n'avait jamais écrit le moindre mot qui aurait placé les intérêts d'autres nations au-dessus de ceux de notre pays. Gideonse, de l'autre côté, est né aux Pays-Bas, une paternité certes des plus honorables. Mais rien ne laisse à penser qu'il se soit jamais totalement immergé dans l'américanisme, ou ait adopté un point de vue purement étasunien. Dans les déclarations publiques qu'il a faites au fil des années, il a toujours laissé la preuve d'un robuste internationalisme qui n'a guère à voir avec les institutions ou les traditions étasuniennes. Son internationalisme semble présenter une fondation en deux parties : une gueule de bois de l'impérialisme hollandais des magnats de la Compagnie hollandaise des Indes orientales des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles³⁰, ainsi que le virus actuel du gloubiglobalisme étasunien. Quoi qu'il en soit, cela a remarquablement bien payé, car Gideonse a été convoqué depuis Chicago par l'université de Columbia, puis, à la surprise de ses propres amis, s'est vu catapulté à la présidence du *Brooklyn College* en 1939.

Même si Gideonse trouve d'autres raisons non-factuelles de s'en prendre à Beard, il affirme que l'isolationnisme supposé de Beard suffit

³⁰Voir à ce sujet sa lettre au *New York Times* en date du 10 janvier 1949

à discréditer son livre définitivement. De fait, tout ce qu'il faut pour cela est le fait, comme nous l'indique Gideonse à deux reprises dans sa critique, qu'il a d'ores-et-déjà reçu les louanges de constituer un très bon ouvrage de la part du *Chicago Tribune* « *isolationniste* ». On pourrait observer de façon convaincante que le *Tribune* a également fait les louanges de la Bible, des oeuvres de Shakespeare, et des écrits d'Einstein sur la relativité. Mais Gideonse ne s'est pas encore moqué de tout cela. Et si des louanges formulées par le *Chicago Tribune* ne suffisaient pas à détruire la validité du livre de Beard, alors, toujours selon le point de vue de Gideonse, on pourrait facilement invoquer le fait qu'il cite, même à faible dose, des déclarations faites par d'éminents « *isolationnistes* » comme les sénateurs Burton K. Wheeler et Gerald P. Nye. Le fait même, que reconnaît Gideonse, qu'il cite également Eleanor Roosevelt fréquemment et avec respect, ne suffirait pas à racheter Beard après qu'il a révélé sa fréquentation de personnalités « *isolationnistes* » supposément néfastes.

Pour autant, comme nous l'avons expliqué, les critiques se sont naturellement montrés quelque peu hésitants à oser minimiser la stature de Beard en tant qu'historien ; Walter Millis et Gideonse ne se sont pas marginalisés ou affligés. Dans sa critique de *President Roosevelt and the Coming of the War, 1941* de Beard, pour la revue littéraire du *Herald Tribune*³¹, Millis a prétendu que Beard n'était pas habilité à être classé comme historien objectif au vu des fictions académiques passées, mais qu'il s'apparente plutôt à Tertullien, Orosius, Grégoire de Tours, et d'autres exemplaires de la « *théorie diabolique de l'histoire* » remontant aux « *ères obscures* ».

Mais il restait à Gideonse de louvoyer et d'essayer de répudier à Beard toute prétention à quelque stature d'historien universitaire. La raison pour laquelle Gideonse prétend passer outre les questions d'historiographie et se mettre à noter les historiens n'est pas lumineuse, mais cela fait des années qu'il s'y applique. Professionnellement, il faut certes admettre qu'il constitue un orateur de salle de classe très talentueux, et un très efficace « *fauteur de troubles* » du corps étudiant, mais il n'était guère qu'un assez obscur économiste lorsque il pénétra Flatbush avec sa massue. Mais Gideonse n'hésita pas à administrer une gifle sonore aux membres de l'*American Historical Association*, qui avaient élu Beard comme président en 1933, en se moquant de l'opinion générale universitaire qui voulait que Beard fût le « *doyen des historiens étasuniens en vie*. » Cette notion et cette prétention, déclare Gideonse, est purement « *fictionnelle* ». De fait, si l'on en croit Gideonse, Beard n'a guère été qu'un auteur de pamphlet toute sa vie, et ses livres sur la politique

³¹11 avril 1948

étrangère ne constituent que du journalisme bas de gamme.

À la lumière de tout ceci, on peut ressentir un amusement colossal, et un humour sardonique à la lecture d'une annonce parue dans le *New York Times* le 8 septembre 1948, affirmant que Gideonse a ouvert l'année universitaire à Flatbush par un discours aux nouveaux entrants, au cours duquel il a énoncé gravement et austèrement que « *la sincérité* » est une des qualités principales et indispensables pour un professeur d'université ; chose qui, peut-être, ne s'applique pas aux présidents d'universités.

Les deux derniers ouvrages de Beard ont subi bien d'autres attaques. En général, celles-ci prennent l'une ou l'autre de deux formes. En premier, il y eut des tentatives de les traiter par des souillures brèves, informelles ou légères, sans porter la moindre attention aux faits ou tenter de répondre aux arguments déployés dans ces livres. C'est ainsi qu'a procédé Arthur M. Schlesinger, Jr. pour le *Partisan Review*³², n'hésitant pas à énoncer que Beard essayait de justifier la collaboration avec les nazis ; l'affront de Max Lerner en énonçant qu'il s'agissait de « *deux affaires assez bizarres* » ; la description de Perry Miller de ces livres comme « *deux réquisitoires frénétiques contre Franklin Roosevelt* » (chose qui implique, si Miller comprenait seulement le sens des mots qu'il emploie, que Beard serait dérangé mentalement) ; et la relégation par Quincy Wright de ces livres en tant qu'« *un étrange débat* » (il faut supposer que Wright trouve étrange que le débat soit fondé sur des faits).

La seconde approche fut d'étouffer le livre sous un fatras important de sujets à la marge, des *non sequiturs*, et des grogneries n'ayant rien à voir avec le sujet. Ce point fut tout à fait bien illustré par Charles C. Griffin, un expert de l'histoire latine, qui fut choisi pour critiquer le dernier ouvrage de Beard dans l'*American Historical Review*³³. Il enterra le livre sous quatre pages et demie d'un brouillard impénétrable, insignifiant, et désapprobateur, n'en venant que rarement aux faits et aux arguments essentiels. La seule critique juste et bien calibrée dont l'ouvrage fut l'objet a été écrite par l'autorité principale en la matière, Charles C. Tansill, pour le *Mississippi Valley Historical Review*³⁴.

Au décès de Beard, on aurait pu croire que l'opportunité aurait été saisie de reconnaître sa grandeur en tant qu'enseignant, historien, politologue et libéral, du moins de la part des journaux pour lesquels Beard avait constitué des années durant l'un des contributeurs les plus honorés, et que l'on aurait vu fleurir des articles par des auteurs admirant Beard depuis longtemps, jusqu'à ce qu'il se mît à examiner la politique étrangère de Roosevelt. Au lieu de cela, nous avons dû subir un spectacle

³²Octobre 1949

³³janvier 1949, pp. 382-86

³⁴décembre 1948, pp. 532-34

obscène, rappelant à l'observateur impartial des chacals et des hyènes se disputant la dépouille d'un lion mort. Une mention spéciale est à décerner en cela aux articles de Max Lerner dans *the New Republic*, éditions du 25 octobre et du 1^{er} novembre 1948 ; par Perry Miller dans *the Nation*, le 25 septembre 1948 ; et par Peter Levin dans *Tomorrow*, édition de mars 1949.

Au sein de ces articles, le plus gros des souillures qui furent lancées de manière irresponsable contre Beard au cours des années passées fut reconcentré, et il fut dépeint comme « *isolationniste* » sénile, aigri, et confus, ainsi qu'un traître à la cause libérale. Une tentative fut même menée pour saper la confiance dans les livres colossaux que Beard avait écrit avant de commencer à s'intéresser à la politique étrangère du président Roosevelt. Lerner tourna au ridicule l'idéal social et civique de Beard : « *Une économie continentale, confortablement conçue, contrôlée avec bon sens, produisant une vie paisible sans les horreurs des implications étrangères.* » En 1953, un tel idéal pouvait fort bien évoquer l'enthousiasme pour tout Étasunien quelque peu réfléchi. Lerner décrivit la politique étrangère de Roosevelt comme une tentative constante de promouvoir « *la volonté démocratique collective contrainte de façonner malgré elle un monde au sein duquel elle pourrait survivre.* » La réussite de cette entreprise est illustrée à l'examen de *Second Crusade*, écrit par Chamberlin, et tout particulièrement le chapitre 8 de cet ouvrage.

La campagne d'avilissement et de déformation contre Beard s'est poursuivie bien après sa mort. L'un des articles les plus absurdes est paru en 1952, dans un livre écrit par John B. Harrison, un professeur d'histoire du *Michigan State College*, paru sous le titre *This Age of Global Strife*. Harrison écrit :

Cet historien de premier plan entreprit au cours des derniers jours de son âge avancé d'excentrique de prouver par une encombrante documentation que le président Roosevelt comptait dès le début de la guerre en Europe manœuvrer les États-Unis de manière dissimulée et trompeuse pour les emmener dans une guerre qui ne concernait pas réellement le peuple étasunien. Il s'agit d'une collection déplorable de semi-vérités et de déformations. Quiconque lit cet ouvrage devrait également lire la brillante analyse par Samuel E. Morison de cet ouvrage, parue dans l'édition du mois d'août 1948 de l'*Atlantic Monthly*.

Un livre contenant des éléments de cette nature parvint à se faire publier par l'ancienne et réputée firme de Lippincott sept années après la victoire sur le Japon. La réception accordée à *America's Second Crusade* de Chamberlin s'en tint à la procédure de censure, et resta alignée avec

ce qu'avaient reçu les ouvrages de Morgenstern et de Beard. Chamberlin était un auteur trop important et trop connu pour que les journaux et périodiques pussent s'en tenir au traitement par le silence, quoique les périodiques libéraux furent enclins à ignorer son livre. Il reçut évidemment les éloges du *Chicago Tribune*, et fut évidemment traîné dans la boue par le *New York Post*.

Le *New York Times* traita le livre aussi mal que possible au vu des circonstances. Tout en positionnant une longue critique d'un ouvrage modeste écrit par le vieux Schlesinger en page 3 de sa revue littéraire du dimanche, il relégua le remarquable livre de Chamberlin en page 34³⁵. Le critique choisi pour l'analyser fut Samuel Flagg Bemis, dont le profil est réputé comme étant l'un des plus critiques à l'encontre des écrits révisionnistes parmi les historiens.

Mais Bemis lui-même ne parvint guère à lutter très efficacement contre les faits et la logique exposés par Chamberlin. Il reconnut franchement qu'il n'allait pas « *argumenter cette affaire avec M. Chamberlin.* » Lors de son analyse du livre de Morgenstern, Bemis avait écrit que la situation étasunienne à la fin 1941 constituait « *le pire danger auquel notre nation fût jamais confrontée.* » Il continua de s'en tenir à cette thèse, bien qu'il reconnût qu'aucun fondement factuel ne l'étayât : « *Que ces archives nazies ne révèlent pas que des plans existassent pour attaquer le Nouveau Monde, comme monsieur Chamberlin le répète sans arrêt, ne change rien à la situation. L'intention y était.* » Bemis décrit l'Allemagne et le Japon comme « *les deux colosses dont la puissance dans la victoire se serait refermée sur notre liberté comme les mâchoires inexorables d'un étau de la taille du monde.* » Par conséquent, notre deuxième croisade fut une réussite et une nécessité, même si Bemis reconnaît que la Russie est désormais plus puissante que la conjugaison du Japon et de l'Allemagne n'aurait jamais pu le devenir, et que sa puissance est concentrée sur une seule nation et non pas divisée entre deux, qui auraient pu souvent être en désaccord : « *Staline s'est emparé de tout ce qu'Hitler et le Japon avaient entrepris de conquérir, et de plus, la Russie soviétique est entrée dans une dynamique d'accumulation de puissance plus importante que celles qui menacèrent jamais les États-Unis, même en 1941.* »

Bemis a conclu son analyse par ce qui constitue peut-être le plus incroyable exemple d'« *avalage de couleur* » de toute l'histoire de la critique littéraire :

Une chose devrait rester évidente aux yeux de chacun : par notre victoire sur l'Allemagne et le Japon, nonobstant notre folie à perdre la paix, nous avons au moins survécu à la

³⁵ *New York Times Book Review*, 15 octobre 1950, p. 34

confrontation d'avec la seconde plus importante menace de pouvoir totalitaire. . . Nous ne pourrions pas faire face aux Soviétiques aujourd'hui si le président Roosevelt n'avait pas entrepris une conviction selon laquelle une action contre l'Axe était nécessaire.

En d'autres termes, toutes les pertes physiques, financières et morales subies par les États-Unis au cours de la seconde guerre mondiale furent justifiées et bien allouées afin que nous puissions nous retrouver confrontés à une autre guerre mondiale face à un ennemi bien plus fort encore. Avec de tels commentaires, on peut laisser les logiciens s'occuper de Bemis.

La revue littéraire du *New York Herald Tribune* traita le livre de Chamberlin d'une manière très similaire à celle du *Times*³⁶. Elle positionna sa critique en page douze, après des critiques d'ouvrages relativement triviaux. La critique ne fut pas réalisée par un professeur, mais assignée à l'un des « *gardiens du temps* » figurant en son propre personnel, August Heckscher. Tout en salissant le livre comme s'il s'était agi d'une reprise de l'« *isolationnisme d'avant-guerre* », Heckscher ne parvint pas mieux que Bemis à répondre aux éléments ou aux arguments exposés par Chamberlin. Il dut se contenter d'épouser le programme de « *guerre perpétuelle pour une paix perpétuelle* » de nos internationalistes en poste. Si les première et deuxième croisades avaient échoué à apporter la paix, la sécurité, et la prospérité, nous pouvons « *continuer d'essayer* ». D'autres croisades, plus sanglantes, peuvent fonctionner, même si Arnold J. Toynbee lui-même a reconnu que toute nouvelle croisade pourrait ne laisser sur le globe que les Pygmées — ou, peut-être, uniquement les singes et les fourmis — pour en gérer les conséquences.

L'exemple le plus remarquable de salissure du livre de Chamberlin réside peut-être dans la note qu'en publia le *New Leader*³⁷, écrite par notre vieil ami, Harry D. Gideonse.

Le *New Leader* est un journal dynamique, contrôlé principalement par des socialistes et d'anciens socialistes, qui ont abandonné Norman Thomas dans son courageux combat contre notre entrée dans la seconde guerre mondiale, et par des libéraux totalitaires. Les deux groupes étaient fanatiquement favorables à notre intervention dans la seconde guerre mondiale, et se trouvent désormais à l'avant-garde de ceux qui veulent nous faire entrer dans une troisième croisade, pour faire perdurer la guerre perpétuelle pour une paix perpétuelle, et pour supprimer le péché rouge de la surface du globe. Chamberlin écrit pour ce périodique, quoique sa présence puisse apparaître quelque peu incongrüe au

³⁶ 15 octobre 1950, p. 12

³⁷ 27 novembre 1950

sein d'un tel groupe éditorial.

Mais que Chamberlin soit un contributeur régulier au *New Leader* a moins pesé que l'offense qu'il a osé commettre en démystifiant nos première et seconde croisades et ses préventions contre notre entrée dans une troisième. Il fut donc décidé que le livre de Chamberlin devait être sali, et un homme de confiance fut choisi à cet effet. Il ne faisait aucun doute que Gideonse serait apte à le faire, tant du fait de son attitude générale au sujet de l'interventionnisme que des salissures qu'il avait déjà envoyées sur Beard dans les pages du *New Leader*.

Gideonse ne déçut pas son éditeur, sauf dans la mesure où il ne parvint qu'à lancer à Chamberlin les mêmes souillures qu'il avait déjà projetées vers Beard. Il ouvrit sa critique par une réprobation simpliste : « *Il s'agit d'un livre amer et peu convaincant.* » Si l'on en suit la pensée de Gideonse, l'inutilité du livre de Chamberlin s'illustre en soi par le fait qu'il s'accorde avec le colonel McCormick et le *Chicago Tribune* : « *Au moins la moitié du contenu de l'ouvrage de M. Chamberlin est une nouvelle reprise de l'histoire de la seconde guerre mondiale racontée par le Chicago Tribune.* » Gideonse a répété le vieux faux-adage alarmiste voulant que, si nous n'étions pas entrés en guerre contre Hitler, il se serait transformé en vassal de Staline, et la Russie soviétique aurait contrôlé l'Ancien Monde « *de la Manche à Vladivostok.* » Dans l'édition du 18 décembre 1950 du *New Leader*, Chamberlin publia une réponse dévastatrice à Gideonse ainsi qu'à d'autres analystes lanceurs de souillures.

Le *New York Post* qualifia Chamberlin de « *conservateur totalitaire* », et le présenta comme un favori tout spécial de l'axe McCormick-Patterson. L'écrasante majorité des critiques du livre ne s'éleva jamais au-dessus du niveau consistant à salir l'ouvrage, le point le plus bas étant atteint en cette manière par la critique publiée par James M. Minifie pour le *Saturday Review of Literature*³⁸.

Peut-être que le progrès des désillusions quant aux résultats de la seconde croisade, et le choc de la guerre de Corée rendit quelques éditeurs un peu plus tolérants de la réalité des affaires du monde, car le livre de Chamberlin fut favorablement accueilli par la revue du *Wall Street Journal* et se vit accorder un traitement équitable par le *Chicago Daily News*, un journal interventionniste.

Le livre *Design for War*, concis, soigneusement documenté, et très réfléchi, écrit par Frederic R. Sanborn, fut consacré principalement à un récit du programme secret du président Roosevelt en vue d'un programme de guerre à partir de 1937. Cet ouvrage fut traité presque comme les livres de Morgenstern et de Chamberlin, bien qu'il fût encore plus ignoré

³⁸ 18 novembre 1950

par la presse. Lorsque les critiques ne l'ignorèrent pas, la plupart d'entre eux le salirent. Le *New York Times* estima que faire écrire une critique par Samuel Flagg Bemis ferait l'affaire. Mais à cette période, Bemis avait lu la dernière édition de mon ouvrage *Struggle Against the Historical Blackout*, où je reportais les couleuvres qu'il essayait de faire avaler à ses lecteurs dans sa critique de l'ouvrage de Chamberlin. Bemis se montra dès lors relativement prudent et respectueux, tout en continuant de rejeter la version de Sanborn de la diplomatie étasunienne entre 1937 et Pearl Harbor.

Des mois après que le livre eût paru, le *Herald Tribune* finit par en publier une critique, à reculons ; Sanborn n'avait eu de cesse que de les relancer à cet égard. Cette critique fut confiée à un autre des gardiens du temple, Gordon A. Craig, de Princetown. Il se prêta surtout à une faux débat, que Walter Millis a montré avec beaucoup de talent. Sa critique, tout en salissant l'ouvrage, était évasive, tout comme celle produite par le même Craig pour l'ouvrage de Morgenstern, dans le *Times*, quelques années auparavant. Il refusa de se confronter aux faits et poussa l'humour historique jusqu'à prendre les affirmations de Cordell Hull pour argent comptant.

Le livre de Sanborn fut souillé par la plupart des journaux du Scripps-Howard qui prirent la peine d'en faire la critique (à l'exception du *Rocky Mountain News*, édition du 18 février 1951), bien que ce conglomerat médiatique ait fait partie avant-guerre de l'avant-garde « isolationniste ». Le *Chattanooga Times* se prêta à une insulte journalistique caractéristique en affirmant que le livre de Sanborn était « aussi impartial que le Chicago Tribune ou que Westbrook Pegler. »

Felix Wittmer fit la critique du livre pour le *New Leader* (le 26 mars 1951). Apparemment, les éditeurs s'étaient lassés de l'uniformité monotone du lancé répété de chats morts par Harry Gideonse sur les livres révisionnistes. La critique produite par Wittmer fut un chef-d'œuvre de « double-pensée ». Il souilla le livre en le qualifiant de « triste spectacle », et de « récit biaisé et myope de la diplomatie, sous les atours de l'objectivité. » Il accusa Sanborn d'« ignorer superbement les politiques japonaises modernes. » Pourtant, un peu plus loin, il s'exprima en accord quasiment total quant au récit par Sanborn des importantes négociations japoano-étasuniennes de 1941 : « Il est parfaitement exact — comme le démontre le Dr. Sanborn — qu'en 1941, les Japonais voulaient sérieusement établir la paix, et que Roosevelt et Hull firent usage de tous les moyens possibles pour l'empêcher, et pour provoquer une attaque ouverte de la part du Japon. » Il reconnaît même que Roosevelt et Hull avaient anticipé cette attaque. Il excuse tout cela sur la base de l'idée que notre entrée en guerre était rendue obligée pour la sécurité étasunienne vis-à-vis de l'invasion nazie et pour sauver l'humanité,

et que la provocation des Japonais n'était qu'une « *anticipation pénétrante* », car Hitler et Mussolini étaient assez malins pour ne pas mordre à l'appât surveillé par Roosevelt dans l'Atlantique. Il nous revenait par conséquent d'inciter le Japon à nous attaquer, afin d'entrer en guerre en passant par la porte dérobée du Pacifique. Le *New Reader* lui-même se sentit contraint de publier une réplique de la part de Sanborn.

Nous avons déjà souligné le fait que pratiquement tous les périodiques d'importance — *Time*, *Newsweek*, *the New Yorker*, *the Saturday Review of Literature*, *the Nation*, *the New Republic*, *Harper's*, ainsi que l'*Atlantic Monthly* — avaient sagement décidé qu'ils pouvaient mieux protéger Roosevelt et la légende interventionniste en ignorant totalement le livre, plutôt qu'en le traînant dans la boue par des critiques. L'*American Historical Review* ne fit même pas mention de l'ouvrage dans une note.

La critique du livre *Back Door to War*, écrit par Charles Callan Tansill, resta fidèle à la forme établie comme référence pour les ouvrages révisionnistes. Le livre de Tansill est plus clair et plus documenté encore que les autres traités révisionnistes. Aussi, tout en faisant d'autant plus enrager les critiques révisionnistes, il les intimidait et les forçait parfois à se contenir. Au moins furent-ils plus modérés qu'ils l'auraient été si le livre n'avait pas constitué un exemple aussi remarquable de travail universitaire ardu et exhaustif.

Dexter Perkins fit la critique de ce livre pour la revue littéraire du *New York Times* (le 11 mai 1952) avec autant de précautions et de prudence que Bemis avait traité l'ouvrage de Sanborn. Il semblait quelque peu préoccupé quant à un possible commentaire sur sa critique dans les éditions à suivre de mon *Historical Blackout*. Outre répéter son refrain bien connu, à savoir que le président Roosevelt avait été entraîné malgré lui dans la guerre par la force d'une opinion publique ardente et alarmée, Perkins se contenta à fustiger l'« *intention* » et l'« *amertume* » montrées par M. Tansill. Cette amertume provenait, à ce qu'il semble, de ce que l'auteur produisait des preuves documentaires que la diplomatie Roosevelt-Hull avait constitué l'un des plus grands crimes publics de l'histoire humaine.

La critique produite par Rauch pour le *Herald Tribune* (le 1^{er} juin 1952) fut aussi hâtive et inconsidérée que le propre livre de Rauch, *Roosevelt from Munich to Pearl Harbor*. Un lecteur la qualifia, non sans raison de « *chef-d'œuvre de dénaturation*. » Comme Basile II, l'empereur byzantin, remportant le titre de « *Basile le tueur de Bulgares* », on peut sans aucun doute attribuer à Rauch celui de « *Basile le Créateur*. » Comme je l'ai démontré dans ma brochure *Rauch on Roosevelt*, le professeur Rauch créa dans son livre une politique étrangère pour Roosevelt qui ne ressemblait guère à celle que suivit dans les faits ce président.

De même, dans sa critique de l'ouvrage de Tansill, il créa un livre qui n'avait guère de liens avec celui dont il était supposé faire l'analyse. Il faut lire le livre et sa critique pour bien comprendre la mesure de cette falsification. Rauch accusa Tansill de formuler des affirmations et de tirer des conclusions sans aucun support documentaire, alors que le livre comprend des centaines de notes de bas de page, et propose en référence des hectares de documents qui étayaient les affirmations de Tansill.

Back Door to War fut tardivement et pathétiquement diffamé par le *Saturday Review of Literature* du 2 août 1952, sous la plume du professeur Lindsay Rogers, de l'université de Columbia. Le professeur Rogers ne fait pas partie des « *historiens courtisans* », mais il fut le principal courtisan politologue et courtisan bouffon dans le « *brain trust* » originel du New Deal. Il reconnaît « *l'énorme industrie de cinq années qu'il a fallu pour constituer ce vaste ouvrage* ». Mais il affirme au lecteur que ce travail a été « *en grande partie gâché* », parce que le professeur Tansill a supplanté feu le Dr. Beard en épousant la « *théorie diabolique de l'histoire* »³⁹, et en entremêlant son ouvrage de diatribes pénibles.

La *théorie diabolique de l'histoire* semble résider dans le fait que le professeur Tansill adopte une attitude critique envers la politique étrangère du président Roosevelt, et qu'il attribue une responsabilité personnelle considérable au président Roosevelt quant à la trajectoire de nos affaires étrangères après 1933. Les « *diatribes* » sont des commentaires qui apparaissent ci et là sur Roosevelt et sa politique étrangère et qui, si elles avaient été dirigées contre les critiques de M. Roosevelt, auraient été louées par le professeur Rogers comme des perles de sagesse et de *bons mots*⁴⁰ brillants.

Le livre de Tansill fit l'objet d'une critique détaillée dans *the Nation* (le 4 octobre 1952) par le professeur Professor Charles C. Griffin, qui avait fait la critique de l'ouvrage de Beard dans l'*American Historical Review*. Il transparaît, dès les phrases d'introduction de la critique, que le professeur Griffin considère tout rassemblement exhaustif des faits relatifs à la politique étrangère menée par Roosevelt comme une « *attaque violente* » contre celle-ci. L'essentiel de cette analyse est du même acabit que celle du professeur Rogers, publiée dans le *Saturday Review of Literature*. Les deux critiques se voient forcés de reconnaître le vaste volume de recherches nécessaire à la préparation de l'ouvrage de Tansill, mais le professeur Griffin, comme le professeur Rogers, avancent que tout ce travail se trouve vicié par les qualifications persuasives et pénétrantes du professeur Tansill, qui sont diversement décrites comme « *une terminologie accusatrice et douteuse* », « *de l'invective* », « *des*

³⁹Ce terme semble définir en 1952 ce qui est aujourd'hui largement décrit comme « *théories du complot* », NdT

⁴⁰En français dans le texte, NdT

sous-entendus », « *des insinuations* », etc. Il ne fait pas de doute que le professeur Griffin, à l'instar du professeur Rogers, aurait considéré ces éléments comme brillants et dignes d'éloges s'ils avaient été formulés pour faire les éloges de la politique de Roosevelt. Mais au moins, cette fois, la présentation par le professeur Griffin de sa vision sur l'ouvrage de Tansill est-elle constituée comme une analyse formelle et complète, et pas une rapide souillure, et il reconnaît à la fin de son analyse que le livre de Tansill présente de la valeur, en ce qu'il corrige la mythologie fantastique qui a perduré tout au long de la seconde guerre mondiale.

La critique publiée par Arthur Kemp dans *le Freeman*, le 19 mai 1952, fut favorable et élogieuse.

L'ouvrage du professeur Tansill fut rudement critiqué par l'*American Historical Review* du mois d'octobre 1953, sous la plume de Dean Julius W. Pratt. Il fallait s'y attendre, au vu des écrits antérieurs, tranchants et anti-impérialistes de ce monsieur, qui avait déjà ainsi démontré son alignement sur notre « *Ministère de la Vérité* ». Ses livres et ses articles pour l'*American Mercury*, ainsi que sa plus récente publication pour l'*America's Colonial Experiment* en témoignaient également. On pouvait donc anticiper ce que l'on allait trouver dans sa critique. Cependant, Dean Pratt concéda que le livre constituait le plus « *lourdement documenté* » des travaux révisionnistes sur la seconde guerre mondiale, et que « *le professeur Tansill a produit un ouvrage riche d'enseignements.* »

Une affirmation de cette critique suscite un commentaire en correction : « *Le fait qu'un universitaire disposant de la vision bien connue du professeur Tansill quant à la politique étrangère étasunienne ait été librement autorisé à consulter les fichiers confidentiels du Département d'État devrait mettre à bas la théorie selon laquelle il existe un groupe privilégié d'"historiens courtisans" qui ne disent que du bien de la diplomatie rooseveltienne.* » Si le professeur Tansill examina certes plus de documents que tout autre historien révisionniste, il n'obtint jamais de privilège conférant à l'accès libre aux archives et aux journaux intimes qui fut accordé à des hommes comme les professeurs Illanger et Gleason, ainsi qu'au docteur Herbert Feis. Les attaques menées par Beard contre le Département d'État ont facilité ses accès, et certains de ses anciens étudiants étaient responsables de sections importantes des documents. Mais même ainsi, de nombreux documents lui restèrent interdits, ses notes furent surveillées, et certaines d'entre elles furent confisquées.

L'une des souillures les plus extrêmes à l'encontre du livre fut écrite par un historien professionnel, le professeur Richard W. Van Alstyne, de l'université de Sud-Californie, et publiée dans le *Pacific Historical Review*, au mois de novembre 1952. Van Alstyne conclut sa critique en affirmant que *Back Door to War* est « *un monument frappant d'universalitarisme pédant, mais est construit sur un tout petit monticule de com-*

préhension historique. » Mais il écrivit quand même une chose sensée : que le livre a un titre trompeur, en ce qu'il s'agit plutôt d'une étude sur les origines de la seconde guerre mondiale qu'un ouvrage traitant spécifiquement de la politique étrangère de Roosevelt.

Le *New Republic* ne publia pas de critique du livre, mais l'éditeur, Michael Straight, le souilla de la manière la plus basse et la plus incroyable qu'un livre révisionniste ait jamais eu à subir. Dans l'édition du 16 juin 1952, Straight extirpa de lui-même les éléments suivants, aptes à être présentés par feu M. Ripley :

Ce livre fait partie de l'attaque sournoise dirigée par le docteur Edmund Walsh, S.J., de l'université de Georgetown. Tansill argumente que les États-Unis, et non l'Allemagne ou le Japon, ont été l'agresseur lors de la seconde guerre mondiale... Telles sont les superstitions qui occupèrent Beard dans sa sénilité et concentrèrent la manie haineuse de John T. Flynn. Il serait facile de le réfuter, si cela ne contenait pas autant d'éléments utiles aux démagogues dans la campagne de 1952.

Rien n'illustre mieux le changement d'attitude de la part du *New Republic* depuis les années 1920, époque où il prit la tête de la promulgation du révisionnisme sous Herbert Croly et Robert Littell, même si la mère de M. Straight finançait également le journal à cette époque.

L'accusation de M. Straight contre le livre du professeur Tansill est très intéressante et instructive, qui affirma que l'ouvrage fut le produit d'un complot catholique pour salir la politique étrangère de Roosevelt ; le fait est que le périodique catholique, *America*, qui reflétait l'aile interventionniste de l'opinion étasunienne catholique, publia une attaque assez cinglante écrite par le Père William A. Lucey contre l'ouvrage de Tansill, dans son édition du 14 juin 1952.

Un exemple aussi amusant qu'instructif de la profondeur à laquelle les interventionnistes sont prêts à descendre pour souiller les ouvrages révisionnistes réside dans le cas du *Christian Register*. Ce périodique est édité par Melvin Arnold, un unitarien libéral, et dirigeant du *Beacon Press*, qui a publié les livres de Paul Blanchard s'en prenant très vigoureusement au pouvoir politique catholique. Pourtant, en tant qu'ardent interventionniste et adulateur de la politique étrangère de Roosevelt, M. Arnold attendit avec impatience la critique hostile de l'ouvrage de Tansill par le Père Lucey dans l'un des organes politiques principaux du journalisme catholique jésuite, et la remit sous presse dans l'édition de décembre 1952 de son propre magazine.

Le livre du professeur Tansill fut critiqué dans le *Mississippi Valley Historical Review* du mois de décembre 1952, par le professeur Ruhl

Bartlett. Le professeur Bartlett avait été intégré au programme de l'*American Historical Association* à Chicago au mois de décembre 1950, pour critiquer le papier présenté à cette époque par le professeur Tansill sur le contexte de l'entrée étasunienne dans la seconde guerre mondiale. Il avait eu maille à partir avec le professeur Tansill dans la discussion qui s'ensuivit. Tout ceci était bien connu de l'éditeur du *Mississippi Valley Historical Review*. Néanmoins, il sélectionna le professeur Bartlett pour analyser le livre de Tansill, et le résultat fut exactement ce qui en était prévisible. La teinte de l'analyse est bien illustrée par les lignes qui la concluent : « *Le livre ne contient ni humour, ni art, ni lucidité. Le lire et écrire à son sujet sont des travaux ingrats.* »

À ce jour, le *Journal of Modern History* n'a pas publié de critique pour ce livre.

Parmi les critiques de l'ouvrage de Tansill par des historiens professionnels tels que les professeurs Harrington, Pratt, et Van Alstyne, figure un élément légèrement amusant, à savoir l'accusation selon laquelle Tansill n'étaye pas toutes ses assertions par des éléments d'archives confidentielles. De fait, la seule critique honnête et juste du processus suivi par Tansill est qu'à l'instar de nombreux historiens professionnels de la diplomatie, il s'appuie trop sur les éléments d'archives agglomérés entre eux, alors que d'autres sources d'information peuvent se montrer beaucoup plus éclairantes et fiables. Néanmoins, ses critiques professionnels soutiennent qu'il ne prouve jamais une affirmation sauf à amener des éléments d'archive en soutien, bien qu'il ne manque pas de citer des tonnes de types et de sources de preuves plus importantes. On pourrait être amené à supposer que Tansill ne pouvait pas prouver la culpabilité du président Roosevelt quant à Pearl Harbor sauf à pouvoir sortir des archives une confession en ce sens signée de la main de feu ce président.

Sur la base de ce qui a été avancé ci-avant, il est évident que pas un seul journal professionnel d'histoire n'a accordé à ses lecteurs une analyse juste ou objective de l'ouvrage monumental du professeur Tansill, *Back Door to War*.

La majorité des critiques parues dans les journaux se sont employées à souiller ce livre, bien qu'il fût chaudement recommandé non seulement par le *Chicago Tribune*, mais aussi par d'autres journaux, tel l'*Indianapolis Star*. Dans les critiques des journaux, la note dominante était consacrée aux biais et à l'amertume de Tansill — en d'autres termes, à sa dévotion à la candeur et à l'intégrité. Chose tout à fait intéressante, l'éditeur du *Cleveland Plain Dealer* fut apparemment tellement mécontent des critiques injustes qu'il écrivit un éditorial (le 8 juin 1952) pour faire les louanges de l'ouvrage de Tansill et féliciter la démarche révisionniste dans son ensemble.

Sans doute le travail de souillure le plus extrême jamais déchaîné

contre un libéral s'en prenant à la politique étrangère de Roosevelt fut-il lancé contre John T. Flynn, dont les écrits révisionnistes étaient limités à deux brochures sur Pearl Harbor, ainsi que quelques passages de son livre, *The Roosevelt Myth*. Flynn avait longtemps été l'un des favoris des journaux libéraux. Il était sans doute le principal spécialiste pour le compte du *New Republic* à exposer les maux du capitalisme financier. Son ouvrage *Security Speculation* constitua un chef-d'œuvre en la matière. Son livre *Graft in Business* fut peut-être la mise en accusation la mieux formulée des idéaux et des méthodes des milieux d'affaires de l'ère Harding-Coolidge. Il était l'un des contributeurs qui aida Pecora lors de son enquête sur les pêchés de Wall Street. Il fut également assistant du sénateur Gerald P. Nye dans sa célèbre enquête sur les munitions et armes. Il fut un temps l'un des membres du *Board of Higher Education* de la ville de New York, et conférencier pour la *New School for Social Research*. Peu d'hommes furent aussi estimés des libéraux de la côte Est.

Mais lorsque Flynn devint l'un des membres dirigeants du mouvement *America First*, et se mit à s'opposer à la politique de guerre du président Roosevelt, ses anciens admirateurs libéraux, qui avaient été appâtés par le bellicisme, s'en prirent à lui de manière sauvage. Leur animosité accrut lorsque Flynn révéla dans son livre *As We Go Marching* les tendances fascistes de notre politique de guerre, et lorsqu'il déclara la vérité quant à Pearl Harbor dans deux brochures tranchantes. Depuis cette époque, il a constitué la victime de souillures permanentes de la part des libéraux totalitaires et de la foule interventionniste. Ils ont fait de leur mieux pour l'amener au dénuement et à l'obscurité. Seul son esprit d'Irlandais combattant lui a permis de survivre. Même *the Progressive*, malgré sa politique anti-guerre, s'est rallié à la campagne de souillure.

Un bon échantillon de l'irresponsabilité qu'il y a à souiller Flynn réside dans la déclaration d'Arthur M. Schlesinger, Jr. dans le *New York Post*, selon qui la conférence de Yalta bénéficiera à l'honneur de Franklin D. Roosevelt, « *sauf si une révolution fasciste installe William Henry Chamberlin et John T. Flynn aux postes d'historiens nationaux officiels.* » Il se trouve que Flynn a, depuis plus d'une décennie, été reconnu comme l'un de nos plus vaillants libertariens et individualistes, et s'est même fait diffamer pour cela par des personnes gravitant dans le cercle intellectuel de Schlesinger. L'une des raisons pour leur haine acharnée contre lui est sa révélation des tendances fascistes de la politique étrangère de Roosevelt et de ses résultats. Chamberlin est également réputé pour ses tendances libertaires et ses protestations contre le capitalisme militaire d'État.

Le contingent de la censure a encore mieux réussi par ses attaques

contre Upton Close. Par suite de ses émissions radio candides quant à notre politique étrangère, il s'est fait expulser des ondes, de la plateforme de conférences, et de la presse, et ses ouvrages sur l'extrême orient se sont vus en pratique retirés de la circulation.

Bien que n'ayant à titre personnel rien écrit sur le révisionnisme en rapport avec la seconde guerre mondiale outre plusieurs brèves brochures s'employant à exposer certaines des méthodes les plus caractéristiques du contingent de censure, l'opération de souillure s'en est pris à moi avec autant de vigueur que pour tous mes articles et ouvrages révisionnistes combinés à l'issue de la première guerre mondiale. Le traitement par le silence a été entièrement appliqué à tout ce que j'ai pu écrire récemment, en toute matière. Lorsque mon livre *History of Western Civilization* est paru, en 1935, il fut l'objet d'une critique très visible, en première page de la revue littéraire du *New York Times*, du *Herald Tribune*, et du *Saturday Review of Literature*. L'*American Historical Review* lui accorda une longue et favorable critique par l'autorité étasunienne la plus éminente en la matière. Lorsque mon ouvrage *Society in Transition* fut publié, en 1939, le *Times* lui accorda l'insigne honneur de publier la critique d'un texte universitaire en première page de sa revue littéraire. Mais lorsque mes livres *Survey of Western Civilization* et *Introduction to the History of Sociology* furent publiés en 1947, ou mon *Historical Sociology* en 1948, aucune des publications sus-mentionnées, pour autant que je puisse en juger, ne leur accorda ne serait-ce qu'un entrefilet. Apparemment, le mouvement a atteint le stade auquel les auteurs se voient supprimés, ou reçoivent le traitement par le silence par crainte qu'ils ne puissent, plus tard, publier quelque petite vérité quant aux affaires du monde. L'auteur du présent chapitre fut naturellement suspect, du fait de ses écrits sur la première guerre mondiale.

Les activités *sub rosa* de l'opération de souillure par la censure sont allées bien plus loin encore. Je me suis vu souillé tant sous la désignation de radical extrémiste, que réactionnaire extrémiste, et sur toute la gamme de ce qui peut être considéré comme indésirable entre ces deux extrêmes. Un historien m'a conspué comme « *isolationniste naïf* », alors qu'en réalité, je travaillais déjà pour un internationalisme sain au moment de sa naissance. L'opération de souillure n'a pas seulement condamné mes livres au traitement par le silence, ne m'a pas seulement banni de tous les périodiques de premier plan, n'a pas seulement essayé de dissuader les éditeurs d'accepter mes livres sur quelque sujet que ce soit, mais ses membres ont également mené une vaste intrigue souterraine visant à décourager l'utilisation de mes écrits en matière d'histoire de la civilisation et de la sociologie, domaines en lesquels le contenu de mes écrits ne touche pas, même de loin, aux sujets abordés par le révisionnisme. Au-delà de mes écrits, la « *Gestapo* » de la censure

a contraint le plus puissant organisateur de conférences des États-Unis de me retirer de sa liste de conférenciers.

Les gars de la censure ne se sont pas contentés de souiller ceux qui ont œuvré à dire la vérité quant aux causes de la seconde guerre mondiale. Ils en sont désormais arrivés au stade où ils essayent de souiller ceux qui disent la vérité quant aux causes de la première guerre mondiale. À la réunion de l'*American Historical Association* tenue à Boston au mois de décembre 1949, deux papiers furent lus par Richard W. Leopold et Selig Adler, visant à saper les écrits révisionnistes établis quant au prélude de ces deux conflits⁴¹. Adler insinua que le révisionnisme, après 1918, était de par ses origines une forme de complot bolchevique, et que les auteurs révisionnistes se faisaient, consciemment ou non, les dupes des bolcheviques et des Allemands non-repentants. Arthur M. Schlesinger, Jr., dans un article publié dans le *Partisan Review*⁴², est allé jusqu'à attaquer ceux qui avaient écrit en usant d'une tonalité révisionniste quant aux causes de la Guerre civile. La prochaine étape sera d'attaquer la révision de l'opinion historique quant aux causes de la révolution étasunienne, et de découvrir qu'après tout, la vision entretenue par « *Big Bill* » Thompson était la bonne, et qu'il avait bien fait de menacer de jeter George V dans le Chicago Ship Canal. En d'autres termes, le révisionnisme, qui signifie simplement de remettre le récit historique en accord avec les faits, semble désormais rejeté par les gars de la censure comme un péché mortel envers Clio, la Muse de leur sujet. Cette attaque contre le révisionnisme, même quant à la première guerre mondiale, est en train de ramper vers les ouvrages scolaires. Elle fournit le leitmotiv du livre de Harrison sus-mentionné, *This Age of Global Strife*.

Non seulement les livres s'intéressant en premier chef à un récit honnête de la diplomatie relative à l'arrivée de la seconde guerre mondiale sont-ils ignorés et salis, mais un traitement similaire est accordé aux livres qui reflètent, ne serait-ce qu'indirectement, la mythologie officielle à ce sujet. Par exemple, l'ouvrage splendide et courageux *The Case of General Yamashita*, écrit par A. Frank Reel, s'est-il vu attaqué, et ce de manière outrageuse, par John H. L. Fried dans le *Political Science Quarterly* de septembre 1950. W. T. Couch, qui a réalisé un travail magnifique à la direction de l'*University of Chicago Press*, s'est fait démettre de son poste en partie du fait des critiques envers sa publication de ce livre. Le

⁴¹Le papier du professeur Leopold sur « *le problème de l'intervention américaine, 1917 : une rétrospective historique* » fut publié dans *World Politics* en avril 1950, pp. 405-25. Le papier du professeur Adler sur « *la question de la culpabilité de la guerre et la désillusion américaine, 1918-1928* », fut publié dans le *Journal of Modern History* au mois de mars 1951, pp. 1-28. Pour ma réponse à Adler, voir le *Journal of Modern History*, édition du mois de septembre 1951.

⁴²Octobre 1949